

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

26 1091 34490
JOURNAL D'AGRICULTURE,

ET

TRANSACTIONS

DE LA

Société d'Agriculture du Bas-Canada.

VOL. 3.

MONTREAL, JANVIER, 1850.

NO. 1.

L'Assemblée trimestrielle des Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada a eu lieu, à ses Salles, en cette ville, le samedi, 15 de Décembre dernier, conformément à l'avis publié dans le Journal Anglais et le Journal Français d'Agriculture, et à des lettres adressées aux membres de la Société. Membres présents: John Yule, éc. r., Président de la Société; l'honorable G. R. S. de Beaujeu, le Major Campbell, Messire Desaulniers, (au Collège de St. Hyacinthe), P. E. Leclere, Alfred Pinsonnault, Alfred Turgeon, Alex. Morris, Hector L. Langevin, écuyers, le Dr. Poulin, M. D., et le Secrétaire, Wm. Evans.

Le Président s'étant assis au fauteuil, le Secrétaire a soumis un nombre de lettres reçues depuis la dernière assemblée, toutes recommandant la continuation du Journal. Il avait aussi été reçu des lettres au même effet des Directeurs qui n'avaient pu se trouver à l'assemblée. Il a été mis devant les Directeurs un état complet des souscriptions dues à la Société pour le Journal, montrant que le montant dû est très considérable. Le Secrétaire a exposé qu'il avait envoyé aux agens nommés dans les différentes paroisses des comptes ou états des souscriptions dues, en les priant de s'efforcer de les recueillir. Plusieurs Résolutions ont été proposées et adoptées: l'une d'elles porte que le Journal continuera à être publié par la Société pour l'année 1850. En conséquence de ce que l'Hon. Adam Ferrie est maintenant hors de la province, et que l'Hon. T. Molson ne s'est pas trouvé à l'as-

semblée, l'un et l'autre étant membres du Comité des Finances, il a été proposé que l'Hon. A. N. Morin et le Major Campbell fussent nommés à la place des deux premiers messieurs, membres du Comité des Finances; ce qui a été agréé unanimement. L'assemblée a résolu que les mesures les plus promptes fussent adoptées pour recueillir les souscriptions qui demeurent dues, et que les différents agens pour le Journal d'Agriculture fussent priés instamment de retirer ce qui est dû dans leurs paroisses respectives, et d'envoyer, aussitôt que possible, au Secrétaire de la Société des listes exactes des présents souscripteurs pour le Journal. Ensuite, l'assemblée s'est séparée.

Par ordre,

WM. EVANS,

Secrétaire S. A. B. C.

La publication du Journal d'Agriculture a été continuée par la Société d'Agriculture du Bas-Canada, en conséquence des nombreuses recommandations de le faire, et des promesses de support qu'elle a reçues des différentes parties de la province; et nous nous flattons que la Société, qui ne publie le Journal que dans la vue du progrès de l'agriculture et de la prospérité générale du pays, ne comptera pas en vain sur le support promis. Il ne serait pas à l'honneur du Bas-Canada que les frais de la publication ne fussent pas pleinement remboursés à la Société. Nous pensons qu'il n'y a pas moins de 100,000 agriculteurs et autres individus intéressés directement aux travaux

ou aux soins agricoles, dans le Bas-Canada; et s'il en est ainsi, il ne faudrait pas plus de deux sous par tête pour subvenir aux frais de la publication annuelle de trois à quatre mille exemplaires du Journal. Cette bagatelle ne pourrait sûrement pas être regardée comme un sacrifice par le plus pauvre fermier du Canada. Si, sur le grand nombre, 2000 cultivateurs seulement souscrivaient pour le Journal et payaient une piastre annuellement, le montant suffirait pour soutenir le Journal, et pour mettre la Société en état d'en distribuer 1000 exemplaires gratis aux écoles de paroisse, ou de toute autre manière qu'elle jugerait convenable. S'il n'était pas répondu d'une manière satisfaisante à cet appel à la population agricole et à ses amis, il y aurait peu de bien à espérer de la publication du journal, quand même il n'y aurait rien de mieux à désirer du côté de la rédaction. Le cultivateur qui répugnerait à donner cinq schelins annuellement pour un tel objet, soit qu'il en dût profiter ou non, ne pourrait pas s'intéresser beaucoup au progrès général de l'agriculture canadienne; il y a même beaucoup à douter qu'il désirât améliorer son propre système d'économie rurale, et il paraît plus raisonnable de croire qu'il aimerait mieux continuer à pratiquer un système défectueux, que d'adopter une amélioration quelconque à la suggestion d'autrui. Pour toute autre classe que la classe agricole, ce paraîtrait être une absurdité que de perdre l'avantage de recevoir un journal qui contiendrait beaucoup de renseignements utiles concernant son négoce ou sa profession, moyennant la petite somme de cinq schelins par an. Nous savons très bien qu'une grande partie de ce qu'on appelle "l'Agriculture des Livres" ne vaut absolument rien et ne peut qu'induire en erreur des cultivateurs sans expérience; mais nous sommes certain aussi qu'on peut profiter beaucoup par la lecture des bons ouvrages sur l'agriculture, et que les cultivateurs les plus instruits connaissent les

avantages de cette lecture, et en font leur profit, par la raison qu'ils sont en état d'apprécier d'un coup les suggestions ou les renseignemens qu'ils y trouvent, et que l'expérience leur fait regarder comme raisonnables et méritant d'être éprouvés. Si seulement un cultivateur dans chaque paroisse avait le bon-sens d'en agir ainsi, d'autres seraient induits à prendre des renseignemens et à faire des expériences, et les améliorations s'étendraient probablement partout où elles sont nécessaires. L'intérêt manifesté par les membres du Clergé pour la publication de ce Journal, nous fait espérer que leurs recommandations et leur influence sur leurs paroissiens produiront beaucoup de bien sous le rapport des améliorations agricoles. Tant que nous serons en rapport avec le Journal, nous nous flattons qu'il ne sera pas inséré dans ses colonnes une seule phrase qui puisse détourner ce corps respectable de lui prêter son appui. Nous aurons également soin d'éviter toute question politique ou de parti. Notre but sera de recommander l'agriculture dans les termes les plus forts que nous pourrions trouver, comme la base principale de toute la richesse et de toute la prospérité auxquelles un pays puisse atteindre, et d'insister en conséquence, à ce qu'elle soit perfectionnée autant qu'elle est susceptible de l'être, et par tous les moyens possibles. Pour contribuer à effectuer ce perfectionnement, nous soumettrons au lecteur nos propres suggestions, et puiserons pour lui des renseignemens utiles à toutes les sources qui seront à notre disposition. Si par ce moyen, et avec l'aide de nos correspondans, nous ne sommes pas en état de faire qu'un Journal de près de 400 pages vaille cinq schelins par an pour tout particulier engagé ou intéressé dans l'agriculture, nous devons nous croire très peu apte à en avoir la direction. Nous prions maintenant tous ceux qui approuvent le Journal de nous donner la preuve la plus

satisfaisante de leur approbation, en s'y abonnant pour cette année. Ce sera la marque la plus certaine de l'estime faite du Journal par tous ceux qui le prennent ou le lisent. Nous ne pourrions certainement pas nous flatter qu'il soit en grande estime, s'il ne se trouve pas un bien plus grand nombre de souscripteurs payants qu'il n'en faut pour le soutenir, et pour faire que la Société ne perde pas un schelin par sa publication. Il nous est désagréable d'employer tant d'espace sur ce sujet, mais quel avantage y aurait-il à publier ce Journal à grands frais, si ceux à qui on a l'intention de le rendre profitable, ne le croient pas de la valeur de cinq schelins de souscription annuelle? Nous nous flattons de n'avoir plus un seul mot à dire sur le sujet, mais d'avoir, au contraire, à reconnaître avec gratitude l'ample faveur que le Journal aura éprouvée, et cette reconnaissance sera pour nous une tâche agréable à remplir.

Nous voyons par les papiers que nous recevons par échange, qu'on s'attend que le professeur Johnston (qui est maintenant au Nouveau-Brunswick, à ce que nous croyons,) donnera des Lectures sur l'Agriculture à Albany, dans le cours du présent mois de Janvier. Nous admirons l'énergique persévérance des cultivateurs américains à faire des arrangements pour se procurer l'avantage d'entendre les discours lumineux de cet habile et savant professeur sur des sujets liés à l'Agriculture. Nous ne voulons pas faire entendre que nous envions ce privilège aux agriculteurs des États-Unis, mais il paraît être à regretter que les cultivateurs canadiens ne jouissent pas du même avantage. Dans les pays où le perfectionnement de l'Agriculture paraît désirable, il n'y a pas d'effort qu'on ne fasse pour atteindre ce but. On ne devrait pas regretter ni retarder d'un moment un déboursé de quelques milliers de livres, courant, s'il devait se faire pour l'avancement certain de l'Agriculture canadienne. Cet argent ne

tarderait pas à être remboursé au pays au centuple. Qu'on prouve seulement d'une manière satisfaisante, qu'un pareil déboursé ferait atteindre le but désiré, et il ne se trouverait pas un seul ami du Canada qui ne recommandât une telle dépense.

En Ecosse, on adopte quelquefois le plan de couvrir le dos des moutons avec un morceau de drap, au commencement de l'hiver. Cette pratique est sans doute d'un bon effet, dans ce pays, et nous pensons qu'elle pourrait être introduite ici avec beaucoup d'avantage. Elle empêcherait que la neige ne se fixât dans la laine des moutons et n'y gelât, à leur grand détriment. Nous donnons la description de la grandeur des morceaux d'étoffe dont on se sert, et de la manière de les attacher au dos des moutons, d'après l'*Irish Farmer's Gazette*.

Nous ne doutons pas que l'usage de morceaux de drap mis sur les dos des moutons, particulièrement sur les brebis qui allaitent, ne leur évitât beaucoup de froid et de souffrance. On pourrait objecter la peine et la dépense, mais nous pensons que le cultivateur qui se donnerait cette peine et ferait cette dépense, pour le bien-être et la santé de ses bêtes à laine, en serait amplement dédommagé. Dans les Îles Britanniques, on se sert ordinairement d'une espèce d'onguent appliqué largement sur le dos et les flancs des moutons. On a éprouvé que ces animaux s'en trouvaient bien, et que leur laine en devenait moins humide et croissait plus promptement. On doit néanmoins prendre soin de ne mettre dans l'onguent aucune substance qui puisse nuire à la santé des moutons, ou en décolorer la laine.

Nous avons reçu deux communications d'un correspondant qui signe T., et nous lui en faisons nos remerciemens. De telles communications sur différents sujets liés à l'Agriculture augmenteraient beaucoup l'utilité de ce

Journal, et il nous est très agréable de pouvoir donner les opinions des autres sur ces sujets, aussi bien que les nôtres. La lettre sur les égouts contient des renseignemens précieux touchant l'usage de petites perches et autre bois pour les égouts souterrains. Nous avons souvent recommandé l'emploi de ces matières, là où la pierre ou la brique manque, et où elle coûterait trop. Nous sommes charmé de pouvoir soumettre à nos lecteurs la lettre de notre correspondant, afin de leur prouver que le bois peut être employé pour l'égout profond, avec la meilleure perspective de succès, et sans beaucoup de frais. Il n'y a pas à douter que la méthode d'égoutter adoptée par notre correspondant ne doive réussir partout où elle sera tentée et exécutée convenablement. Sa communication concernant les Sociétés d'Agriculture mérite attention. Lorsque nous agissions comme Secrétaire de la Société d'Agriculture du District de Montréal, c'était une règle qu'aucun membre du Comité des Directeurs ne recevrait de récompense pécuniaire à titre de prix, excepté la Médaille d'Argent de la Société. Nous concevons que ce devrait être là une règle en force pour toutes les Sociétés d'Agriculture, qui obtiennent des octrois d'argent de la Législature. Nul agriculteur ne devrait devenir directeur pour la distribution de l'argent public, à moins qu'il ne consentît à renoncer à toute participation à la distribution.

CORRESPONDANCES.

Au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

MONSIEUR, — Je ne puis que joindre ma faible voix à l'expression générale d'approbation, pour reconnaître l'utilité de la Société dont vous êtes le Secrétaire, ainsi que votre zèle et vos efforts individuels, et pour regretter en même temps que vos labeurs aient été assez infructueux pour donner lieu à la question de savoir si le Journal serait continué ou supprimé. Je ne connais pas le montant de la perte encourue par sa continuation, mais je me flatte que le plan d'avoir un agent dans chaque paroisse

ayant été proposé et adopté, quiconque a à cœur le progrès des améliorations agricoles se prévaudra de l'occasion pour indiquer et choisir dans chaque endroit une personne qui se fasse un devoir et un plaisir de vous aider dans vos efforts patriotiques. Je vous envoie le nom et l'adresse d'une personne telle, qui, comme je le crois, sera de son mieux dans la paroisse où nous résidons : et si l'on en fait autant dans d'autres localités, peut-être que ces efforts réunis pourront soutenir le Journal jusqu'à ce qu'il nous vienne des temps meilleurs, où il pourra non seulement se soutenir de lui-même, mais donner assez à ses généreux auteurs pour les mettre en état de le rendre plus généralement populaire, en adoptant le plan que vous avez déjà proposé de l'enrichir de cartes, de figures et de dessins, qui, quoique dispendieux, offrent le meilleur moyen de communiquer la connaissance des machines, des instrumens et de diverses autres choses nécessaires sur une ferme. Je conçois que vous devez être beaucoup plus au fait que moi des sujets qu'il serait le plus à propos de représenter par des dessins ou des estampes ; néanmoins, je me permettrai d'observer qu'outre les instrumens aratoires et les machines, la connaissance des premiers principes de la charpenterie serait très avantageuse, si elle était répandue parmi la population rurale, au moyen de dessins ou d'estampes qui feraient voir les proportions et la force des matériaux, en y joignant les méthodes d'équarrir, lever et assembler avec économie et solidité. Les maisons des gens peu aisés dans les campagnes sont très défectueuses sous ce rapport : la pesante construction d'une habitation sans apparence, incommode et malpropre, comme on en voit maintenant, coûte plus de travail et d'argent qu'une maison commode, bien distribuée, élégante et d'agréable apparence ; et s'il n'en coûtait pas trop, des plans et dessins de quelques maisons-modèles et de bâtimens extérieurs pourraient occuper une partie du Journal ; ce qui, non seulement perfectionnerait notre goût, mais pourrait aussi exciter notre émulation.

Que la Société ait sujet d'être mécontente de l'apathie des Sociétés d'Agriculture de Comté, relativement à votre Journal, je n'ai aucun lieu d'en douter ; mais il faut se rappeler que les messieurs sous la direction desquels elles sont placées ostensiblement, sont eux-mêmes assujétis réellement au contrôle populaire ; que tous les deux ans, leur administration cesse entièrement, et qu'en conséquence les mesures

qu'ils sont forcés d'adopter sont plus fréquemment les mesures de la voie populaire que celles que leur suggèrent le jugement et la réflexion ; que même les mesures pour pourvoir à l'établissement de fermes-modèles, quelque désirables qu'elles soient, sont hors de leur contrôle : toute rétention immédiate de fonds reçus serait regardée avec soupçon, et le comité qui tenterait de pourvoir à des mesures éloignées d'utilité, en retenant les prix attendus, serait renvoyé, pour faire place à un autre, d'une humeur plus *distributive*, si je puis ainsi parler. C'est pourtant là un inconvénient auquel il pourrait être remédié facilement par une disposition législative, mais qu'il n'est guère au pouvoir des Sociétés elles-mêmes de faire disparaître.

Je me reconnais moi-même redevable à votre correspondant du comté de Québec, dont la communication a paru dans votre dernier numéro mensuel, faisant voir les abus apparents inséparables du système, qu'il semble assez étrangement ne pas condamner dans l'individu, ou le particulier, mais dans le corps, ou l'ensemble. D'après la loi actuelle, il est loisible aux Directeurs, Présidens, Trésoriers, Secrétaires, et membres d'un comité, d'entrer en concurrence avec le public, pour les prix, sur le pied d'une parfaite égalité, quoiqu'ils possèdent des avantages que le public n'a pas, et dont ils pourraient user, ou abuser, pour leur intérêt particulier, et qui, soit qu'ils en abusent, ou qu'ils n'en abusent pas, les exposent au soupçon, et créent le mécontentement. Or, il serait facile de remédier à cet inconvénient, en statuant simplement que les membres du Comité de Direction ne pourront concourir directement ou indirectement, que pour des prix honoraires. Une telle clause serait, à mon avis, très avantageuse aux Sociétés d'Agriculture, en éloignant les individus soupçonnés de vues intéressées, et que votre correspondant menacé de rendre, "en poursuivant sa course, remarquablement fameux ;" et sans doute, les Sociétés d'Agriculture lui auraient beaucoup d'obligation, s'il voulait mettre, le plus tôt possible, sa menace à exécution. Je suis d'avis qu'elles pourraient prouver qu'elles ont fait beaucoup de bien, et que si leurs efforts n'ont pas été couronnés de tout le succès auquel elles s'étaient attendues, ce n'a pas été par défaut d'énergie ou d'honnêteté. Le manque partiel de succès ne devrait pas non plus être attribué entièrement à la défec-

tué du statut, mais à la nouveauté du cas ; il faut mettre en ligne de compte que le pays, et les cultivateurs particulièrement n'y étaient pas préparés ; que le succès des associations agricoles dépend principalement de l'éducation de la population rurale ; et conclure qu'en même temps qu'elles sont déjà assez influentes pour inspirer généralement le désir et le goût de l'instruction, elles peuvent s'attendre avec confiance que leur utilité croîtra en raison doublée, à mesure que l'éducation avancera. Vos plaintes bien fondées, monsieur, sont une preuve convaincante des difficultés qui entourent les Sociétés d'Agriculture. Il est vrai, comme vous l'observez si judicieusement, qu'il est inconcevable que les gens soient si actifs et si pleins de zèle pour des sujets qui ne les regardent que très indirectement, et en même temps si indifférents et si apathiques pour ceux qui les concernent directement, au moyen desquels ils vivent et pourvoient aux besoins de leurs familles ; car, si une assemblée politique est annoncée, au jour marqué, on s'y rend de toutes parts ; il y a foule ; chacun y vient avec son opinion toute formée, et ses raisons toutes prêtes. Mais s'il s'agit d'améliorations en agriculture, il est difficile de trouver assez de monde pour former un nombre compétent ; et personne ne paraît avoir donné la moindre attention, ou seulement pensé à l'affaire pour laquelle on est assemblé. Les mesures sont en conséquence adoptées à la hâte et sans examen préalable, et les individus mêmes dont le devoir était de peser et de proposer les meilleures, sont les premiers à se plaindre de l'irréussite et à la publier. Mais, monsieur, il ne faudra qu'un peu de temps pour changer tout cela ; le besoin nous forcera au changement, et le temps viendra où les Sociétés d'Agriculture et l'économie rurale floriront également.

Je suis, Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

T.

14 Décembre, 1849.

Au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

MONSIEUR, — Comme cultivateur pratique, je ne puis qu'approuver hautement ce que vous pensez de la nécessité d'égoutter la terre, avant de consacrer des fonds à l'amélioration du sol.

Vous avez déjà traité ce sujet trop habilement pour qu'il me soit nécessaire d'entrer plus

particulièrement on matière; mais dans un cas seulement, je me permettais de vous faire part du résultat de mon expérience, que je ne me rappelle pas d'avoir vu mentionné, quoiqu'émiment utile dans ce pays, où le bois abonde. J'ai plu-ieurs ans de terre égoûtés depuis vingt-cinq ans, et qui n'ont encore rien perdu de leur première fécondité. Je m'y pris de la manière suivante: je creusai mon fossé de quatre pieds et lui donnai deux pieds de largeur au fond: je posai ensuite deux perches de cèdre parallèlement au fond du fossé, laissant entre elles un intervalle d'environ quatre pouces: je continuai à mettre des perches semblables jusqu'au bout, dans toute la longueur. Je coupai alors en travers un arbre d'épinette sans nœuds d'environ dix-huit pouces, de diamètre en longueurs de dix-huit pouces, que je fendis avec la plus grande facilité en éclisses ou esquilles d'environ trois quarts de pouce, et les mis sur mes perches de cèdre, au fond de mon fossé, ayant soin de les élever d'environ un pouce en avançant. Je jettai par-dessus des petits bâtons et des branches vertes, puis la matière gazonneuse; après quoi, je remplis et nivellai.

Cette méthode est si simple, si facile et si économique, la matière se trouvant sur presque toutes les terres, et exige si peu de frais, à part du travail, n'y ayant ni tuiles à acheter, ni argent à dépenser, et est, après tout, si efficace, que je parle peut-être d'une chose que tout le monde connaît, mais que presque personne ne pratique.

Je suis, Monsieur,

Votre très obéissant serviteur.

T.

POINTE A CAVAGNOL, VAUDREUIL,
17 Décembre, 1849.

MONSIEUR,—J'aurais le plus grand plaisir à appuyer vos vues, dans cette paroisse, par tout ce qui peut dépendre de moi, relativement au Journal d'Agriculture, et à avancer de toute autre manière les intérêts de l'agriculture généralement, suivant les vœux et sous la direction de votre Société.

Il est néanmoins de mon devoir de vous dire que le défaut général d'instruction dans ces environs ne permet pas d'espérer que la liste de vos souscripteurs augmente beaucoup, d'ici à quelques années, outre que l'agriculture n'entre pour rien dans le système d'enseignement élémentaire, tel qu'il est mainte-

nant pratiqué dans les écoles de campagne. Néanmoins, si vos suggestions sur le sujet étaient adoptées, il en pourrait résulter beaucoup de bien, et dans cette espérance, je prends la liberté de me dire, Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

R. J. ROMMS,

Secrétaire S. A. V.

Au Secrétaire de la Société

d'Agriculture du Bas-Canada,

Montréal.

Les intérêts de l'agriculture ne sont pas oubliés dans le Message du Président au Congrès des Etats-Unis. Il y a chez les Américains beaucoup de choses qu'il nous serait avantageux d'imiter, particulièrement ce qu'ils font pour l'avancement de l'agriculture, pour son perfectionnement et sa prospérité. Les plus élevés chez eux par le rang ou les talents, sont disposés à donner à l'agriculture toute l'importance qu'elle mérite, et estiment n'avoir rien de mieux à faire que de s'y adonner, lorsqu'ils sont sortis de charge, ou se sont retirés des affaires. Nous transcrivons du Message le court extrait qui suit:

“ Le gouvernement général n'a fourni aucune aide directe à l'amélioration de l'agriculture, si ce n'est par l'octroi de petites sommes pour la recherche et la publication de quelques statistiques agricoles, et pour quelques analyses chimiques, qui ont été payées sur le fond consolidé. Cette aide est, suivant moi, absolument insuffisante. Pour donner à cette branche majeure de l'industrie américaine l'encouragement qu'elle mérite d'obtenir, je recommande respectueusement l'établissement d'un Bureau Agricole, qui serait lié au Département de l'Intérieur. La condition sociale élevée de l'agriculteur, pour augmenter sa prospérité et étendre ses moyens d'être utile au pays, en multipliant ses sources d'instruction, devrait être l'étude de tout homme d'état, et l'objet principal de tout législateur.”

Le Président des Etats-Unis semble disposé à donner tout l'encouragement possible à l'agriculture, comme la source principale de la richesse du pays. Le Canada a autant, sinon plus, à compter sur son agriculture, que les Etats de l'Union Américaine. Quelques milliers de

livres accordés annuellement par la Législature aux Sociétés d'Agriculture, pour être distribués par elles comme elles l'entendraient, n'ont pas encore fait faire beaucoup de progrès à l'économie rurale, non plus qu'étendu l'instruction agricole là où elle serait le plus nécessaire. La plupart de ceux qui participent aux fonds distribués par les Sociétés d'Agriculture forment justement la classe, ou la partie des cultivateurs qui entendent le mieux leurs affaires, et qui n'ont besoin d'aucuns stimulans pour les porter à adopter des modes perfectionnés d'agriculture, dont déjà ils connaissent tous les avantages. Ce qu'il est nécessaire de faire, c'est d'instruire et d'encourager, autant que possible, la classe ou la partie des cultivateurs qui n'ont jamais eu l'occasion de voir ou de connaître les avantages d'un système d'économie agricole meilleur que celui qu'ils pratiquent. Des Ecoles d'Agriculture et des Fermes-modèles offriraient, croyons-nous, les meilleurs moyens d'avancer l'amélioration générale de l'agriculture canadienne. Ne serait-il pas désirable aussi que les intérêts de l'agriculture fussent mis sous la charge ou la direction d'un Département spécial du Gouvernement, pour lui donner de l'importance dans l'estime du peuple ? Nous pouvons nous tromper; mais nous sommes humblement d'avis qu'aucun Département du Gouvernement ne serait d'une plus grande importance, quant à la prospérité du Canada, que ne le serait un Département spécialement dévoué à l'agriculture. La France et la Belgique ont, chacune, un Ministre de l'Agriculture. Il est d'une bien plus grande importance pour tout pays, d'apprendre aux habitans les moyens de se procurer des fonds, que de les approprier après qu'ils ont été amassés. Un pays riche en produits ne peut manquer d'être florissant, tandis que celui qui ne l'est pas, ne pourra devenir prospère par tout ce que le gouvernement ou la Législature fera en sa faveur, avant d'abonder en productions de valeur.

Nous transcrivons l'article suivant du *Farmer's Herald* de Chester, en Angleterre, et nous le recommandons à l'attention des cultivateurs canadiens :

“ L'extension des chemins de fer à presque tous les districts du Royaume-Uni fournit au fermier le moyen de voir à peu de frais et presque sans perte de temps, les diverses améliorations agricoles introduites depuis quelques années dans un grand nombre de comtés, des fermes-modèles, des instrumens de nouvelle invention à l'œuvre dans les champs, des races de bestiaux améliorées, etc.

“ Les agriculteurs, comme classe, sont préjugés et prévenus, à un haut degré, contre les systèmes nouveaux et théoriques qui peuvent être recommandés dans des livres ou des journaux d'agriculture, et ils s'opposent conséquemment à toute innovation à leurs idées et pratiques accoutumées, et demeurent, quant aux connaissances agricoles, dans la même position où étaient leurs ancêtres. Nous leur recommanderions donc fortement de profiter de l'avantage que leur offrent les chemins de fer de voyager promptement et à peu de frais, pour voir de leurs propres yeux le progrès qu'a fait l'agriculture dans les comtés qui se distinguent présentement par leur bonne économie rurale.

“ C'est avec plaisir que nous voyons les observations judicieuses suivantes de M. Hewitt Davis sur le sujet, chez un de nos confrères : ‘ Ce qui a beaucoup retardé jusqu'à présent le progrès de l'agriculture, c'est que les fermiers connaissent à peine la pratique suivie à cinquante milles de leurs demeures; et de là vient que le voyageur se trouve transporté, pour ainsi dire, dans l'espace de quelques heures, dans un pays nouveau, et diffèrent quant aux troupeaux de bestiaux, aux instrumens aratoires, et aux usages, tant sont disparates les principes sur lesquels l'économie rurale est fondée dans la Grande-Bretagne. Mais tout le pays est maintenant ouvert à l'agriculteur désireux d'apprendre, comme un livre enrichi d'estampes, une ferme-exemple pour son instruction. Quels moyens ne sont pas présentement à sa disposition pour acquérir des connaissances ? Quelles leçons utiles ne recevraient pas les éleveurs de bétail de l'ouest de la Grande-Bretagne, en passant dans les florissans districts de Norfolk et de Suffolk ? Ils y verraient la pratique qui met le fermier de Norfolk en état de payer 30s. par acre pour une terre sablonneuse presque stérile, mais qui pourtant lui donne en six mois

ce qu'ailleurs l'éleveur de bestiaux peut à peine réaliser en douze.

“L'économie rurale, pour mériter d'être pratiquée aujourd'hui, doit être une profession, un négoce, et un négoce conduit sur des principes sains, avec le plus grand égard à l'économie tant de l'argent que du temps et du travail. Un cultivateur doit se considérer comme un manufacturier, et son grand objet doit être de produire le plus possible, à aussi peu de frais que possible, se prévalant, pour l'atteindre, des meilleurs engrais et des meilleurs instrumens qu'il lui est possible de se procurer. Incontestablement, l'application des principes scientifiques aux opérations agricoles est un des principaux caractères distinctifs du siècle. Si la science répand ses bienfaits sur l'agriculture, l'art ne se laisse pas devancer dans la distribution de ses avantages. Toute invention, ou amélioration qui tend à diminuer le travail manuel, économise le temps, et doit être accueillie comme un don fait au fermier d'abord, et par lui communiqué au public. Le temps et l'expérience déracinent graduellement les vieux préjugés, et les efforts de la science ont heureusement communiqué à l'intérêt agricole la connaissance de bien des choses que ceux de la génération passée avaient méconnues ou négligées, et ont fait de l'agriculture une des occupations les plus agréables. La connaissance de la chimie n'est plus méprisée par le cultivateur, depuis qu'il s'est établi des sociétés d'agriculture dans presque toutes les parties de l'empire. La chimie est devenue familière à presque tous les bons agriculteurs, qui l'emploient pour analyser les différens ingrédients des sols et leurs combinaisons, et ils s'aident de toutes les sciences qui peuvent faciliter la culture et l'amendement de la terre.”

AGRICULTURE EXPÉRIMENTALE, etc., par James F. W. Johnston, Professeur, etc.

La chimie offre depuis longtems ses services à l'agriculture. Il y a environ un demi-siècle que Fourcroy, chimiste français, a écrit un long traité sur la végétation, et cet ouvrage a été depuis traduit en anglais. La chimie, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, était encore alors dans son enfance; mais son progrès vers la maturité a été rapide. La “Chimie Agricole” de Sir Humphrey Davy, et “Sainclair” sur les Herbes, deux ouvrages bien vus du public, ont fait connaître aux agriculteurs de la Grande-Bre-

tagne combien la connaissance de la chimie aide et relève la science de l'agriculture. Cette connaissance a fait une telle impression sur l'esprit de plusieurs de nos principaux agriculteurs du Nord de la Bretagne, qu'il s'est formé à Edimbourg une association chimique en rapport avec l'agriculture, dont un grand nombre de fermiers entrepreneurs de toutes les parties de l'Ecosse sont devenus membres. Cette association a eu l'avantage de s'assurer pour cinq ans les services de l'éminent auteur de l'ouvrage intéressant que nous examinons, et qui contient les résultats de son expérience passée, et les renseignements nécessaires pour faire utilement des expériences en agriculture. Nos lecteurs sont sans doute déjà au fait de l'histoire et du succès de l'association, et notre présente tâche se borne à leur faire connaître un ouvrage qui contient un nombre considérable de renseignements utiles, et beaucoup de matières dignes d'attention, sous une forme condensée. La première partie traite très au long “des connaissances que doivent posséder ceux qui font des suggestions ou des expériences; et de la manière dont les expériences doivent être faites et examinées.” Nous courrions le risque d'étonner nos lecteurs, si nous leur mettions seulement sous les yeux les nombreuses connaissances et qualités exigées de celui qui veut faire des expériences en agriculture. Elles consistent surtout dans la connaissance des substances dont les plantes se composent, de leurs fonctions et des formes de leur combinaison chimique; de la composition des sols, de la nature des engrais; des variétés des animaux de ferme, et de la structure de leurs organes digestifs; mais, pour nous encourager, l'auteur nous informe que “ces connaissances ne sont pas toutes exigées à la rigueur de l'expérimentateur agricole, bien qu'il n'en puisse trop posséder.” Il donne un court sommaire des substances dont la plante est composée, “Carbone, Hydrogène, Oxygène et Nitrogène, ou Azote. Entre ces quatre substances, le nitrogène paraît être presque exclusivement soutiré du sol par les plantes. L'hydrogène et l'oxygène sont pompés en partie du sol, et en partie de l'air, principalement sous la forme de l'eau, qui se compose de ces deux élémens. La partie minérale de la plante, qui forme depuis un demi jusqu'à 15 ou même 20 pour cent

du poids total de la plante desséchée, se compose de huit à douze différentes substances. Ce sont la potasse, la soude, la chaux, la magnésie, l'oxyde de fer, l'oxyde de manganèse, l'alumine, le chlorure, l'acide sulfurique, l'acide phosphorique, la silice, et probablement le spath fluor." Renvoyant nos lecteurs à l'ouvrage même pour les renseignements concernant les fonctions remplies par les plantes, au moyen de leurs constituants organiques, ou minéraux, nous nous contenterons de leur présenter un court extrait sur la silice, qui "existe, nous dit-on, dans la sève, sous une forme soluble, et se sépare principalement dans les parties extérieures des tiges et des feuilles des plantes. On suppose qu'elle y sert à défendre la plante des injures extérieures, et à donner de la force à la tige, dans le cas des herbes et des plantes graminées; mais notre auteur ajoute, avec cette modestie qui caractérise toujours le véritable génie, "quelles sont les fonctions chimiques qu'elle exécute, si elle fait de telles fonctions, pour avancer directement la croissance végétale, c'est ce que nous oserions à peine deviner." Nous connaissons quelques plantes, *Paspalum Hyemale*, par exemple, dont on se sert pour polir le bois et les métaux, en conséquence de la grande quantité de silice qu'elles contiennent. Celle que nous venons de nommer est importée ici de Hollande, sous le nom de jonc hollandais. Là où la silice manque, comme dans les sols mousseux, les récoltes de céréales sont sujettes à être couchées; mais dans ces sols mousseux, on affermit la tige au moyen d'un mélange de sable siliceux.

Nous avons récemment appelé l'attention de nos lecteurs sur l'importance des connaissances minéralogiques, en tant que liées à l'agriculture; et nous observons que nous sommes en cela appuyé par le savant auteur de l'ouvrage que nous examinons, qui remarque très judicieusement, que "les variations de la chaleur et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, affectent particulièrement le produit total du foin, de l'avoine, des pommes de terre, de quelques autres récoltes vertes, et les proportions relatives du grain et de la paille, dans nos récoltes de blé."

La première partie de l'ouvrage se termine par un compte-rendu très encourageant des résultats obtenus par M. Fleming de

Barrochan, comme faisant voir "jusqu'à quel point les récoltes peuvent être augmentées à peu de frais, au moyen d'expériences judicieuses." Nous nous proposons de reprendre l'examen de la seconde partie de cet ouvrage, dans laquelle on rend compte "d'expériences faites avec des matières salines employées seules, et avec de la chaux, de l'argile et autres substances minérales," et où l'on trouve beaucoup de renseignements intéressants. En attendant, nous recommandons la lecture de l'ouvrage même à nos intelligents souscripteurs de la campagne.—*North British Agriculturist.*

QUANTITÉ DE GRAINE NÉCESSAIRE POUR UN ESPACE DONNÉ.

La table suivante, qui montre la quantité de graine qu'il faut pour ensemercer un espace donné, ne peut manquer d'être utile, particulièrement à l'agriculteur ou au jardinier inexpérimenté, qui peut, en semant, tomber dans l'extrême de la profession, ou agir d'après l'idée erronée, que plus la graine sera semée drue, plus la récolte sera abondante. Il n'a pas assez de prévoyance pour concevoir que quand la graine est semée trop profusément, les plantes sont sujettes à s'étouffer l'une l'autre, et à devenir chétives et grêles, au lieu d'être fortes et vigoureuses. La table suivante a été dressée sur un plan un peu étendu, mais l'horticulteur pourra diminuer les proportions des semences suivant l'espace limité du terrain qu'il aura à ensemercer.

ASPERGES. Si on les sème pour être transplantées, une pinte de graine commencera une couche de trente pieds en carré. Si on les sème à demeure, il faudra une chopine de graine pour une couche de quatre pieds et demi de largeur sur trente pieds de longueur. Si l'on replante des asperges d'un an, il en faudra cent soixante plants pour une couche de trente pieds de long sur quatre pieds et demi de large, dans quatre sillons, et à neuf pouces l'un de l'autre dans le sillon.

FÈVES. Pour les récoltes hâtives, il faudra une chopine de graine pour quatre-vingts pieds de sillon; pour les récoltes principales, deux cent quarante pieds de sillon exigeront deux pintes de semence; pour les récoltes tardives, la même quantité que pour les hâtives.

HARICOT OU FASOLE. Pour quatre-vingts pieds de sillon, les semences étant à deux pouces et demi ou trois pouces l'une de l'autre, un demi-septier (*demiard*) sera suffisant.

BETTES, ROUGES OU BLANCHES. Pour cinquante pieds de sillon, il faudra une once de graine.

BROCCOLI. Une demi-once ensemencera une couche de quarante pieds en carré.

PLANTS DE BRUXELLES. Une once ensemencera une couche à graine de quarante pieds en carré.

CHOUX. Une demi-once de graine de choux ensemencera une couche de quarante pieds carrés; pour les choux d'automne ou choux cabus, une once de graine ensemencera une planche de soixante pieds carrés.

CAPSICUM. Un petit cornet, le produit de deux cosses, sera tout ce qu'il faudra pour la plupart des familles.

CAROTTES. Pour une couche de cent vingt pieds en carré, une once de graine suffira, si on la sème à la volée; et la même quantité sera suffisante pour cent cinquante pieds, si l'on sème en sillons.

CHOUFLER. Même proportion que pour le brocoli et le chou commun.

CÉLERI. Un demi-once suffira pour une couche de quarante pieds carrés.

CRESSON (DE JARDIN). Une once, ou la huitième partie d'une chopine, ensemencera une couche de quinze pieds en carré.

CRESSON (AMÉRICAIN). Si la graine est semée en sillons, il en faudra le quart d'une once pour chaque dizaine de pieds.

CONCOMBRE. De quatre à six graines dans chaque pot, ou chaque fosse.

CUCURBEE. Pour une couche de quarante pieds carrés, une demi-once suffira.

COURGES OU COURDES. De quatre à huit graines de chaque variété, dans des pots ou des fosses séparées, seront tout ce qu'il faudra pour le plus grand nombre de familles. Un semis de dix à vingt graines en donnerait une grande quantité.

PORREAUX. Une once de graine suffit pour une couche de trente pieds en carré.

LAITUE. Les graines de laitue demandent de l'espace: le quart d'une once suffira pour ensemencer une couche de quarante pieds en carré, et produira plus de quatre cents plantes.

MELON. De quatre à huit graines dans chaque pot ou fosse, et le double, s'il y a lieu de douter que toutes les graines soient bonnes.

MOUTARDE. Semez-la dans la même proportion que le cresson des jardins.

ONIONS. Employez une once de graine pour chaque quarantaine de pieds carrés.

PEUSIL. Une once de graine ensemencera un sillon de cinquante pieds de long.

PANAIS. On sème ordinairement une demi-once de graine dans un carré de cent pieds.

POIS. Pour les petits pois d'avance, une chopine ensemencera un sillon de vingt verges de longueur; pour les gros pois de jardin, la même quantité ensemencera un sillon de trente-trois verges.

POMMES DE TERRE OU PATATES. Pour un morceau de patates hâtives, de quatre-vingts pieds de long sur seize pieds de large, planté en rangs distants l'un de l'autre de quinze pouces, les semences à neuf pouces l'une de l'autre dans le rang, il faudra le quart d'un picotin (*peck*) de racines ou morceaux de patates; il en faudra un demi-picotin pour les récoltes principales, dans un carré long, de trente-deux pieds sur douze, plantés en rangs éloignés l'un de l'autre de deux pieds, et à douze pouces de distance dans le rang.

CHOU DE SAVOIE OU DE MILAN. La même proportion que pour le chou, le brocoli, etc.

NAVETS. Une demi-once de graine suffira pour chaque centaine de pieds carrés.

ECOLES NORMALES POUR LES DISTRICTS RURAUX.

Je ne fais pas allusion aux branches les plus élevées et les plus raffinées de la chimie agricole, car elles seraient hors de place dans un état de société aussi peu avancé. Je parle de la meilleure méthode de cultiver de petites fermes, de la production des récoltes vertes, de la conduite des engrais, de l'élevage des bestiaux, et d'autres points d'économie rurale nécessaires à la culture profitable d'un clos. C'est à quoi on ne parviendrait jamais par de simples recommandations: il faut mettre un exemple sous les yeux des habitants de la campagne, et dans une localité où se trouvent les particularités de sol et de climat qu'ils voient sur leurs terres.

On a objecté qu'il serait impolitique et im-

possible que le même maître enseignât aux enfans la théorie et la pratique de l'agriculture, et qu'il serait conséquemment inutile de vouloir faire des maîtres d'écoles de paroisse des agriculteurs pour enseigner aux enfans des fermiers l'économie rurale; mais ceux qui font ces objections ignorent jusqu'à quel point cet enseignement a déjà réussi, et ils ne considèrent pas qu'un changement d'occupation, un jour d'instruction, met un jeune garçon en état de s'appliquer avec plus de vigueur à chaque branche de connaissances.

Je propose que l'école normale, ou la ferme-moëlle pour l'instruction de ces personnes, consiste en 45 acres, et soit divisée en trois clos, au centre desquels serait la résidence du surintendant et de ses élèves. Sur chaque clos, ou lot, seraient construits la maison et les autres bâtimens nécessaires, avec réservoirs et tous les moyens de traiter les engrais avec la plus rigide économie et de les appliquer à la terre de la manière la plus avantageuse, d'entretenir les bestiaux dans l'état convenable, et de faire tous les travaux de ferme de la manière la plus profitable. Les écoliers cultiveraient ces clos de leurs propres mains, et il y aurait des récompenses pour ceux qui s'y distingueraient davantage. Le coût d'un tel établissement serait peu de chose, même au commencement, et en moins de deux ans, il se maintiendrait par lui-même; car le produit de 45 acres, non seulement nourrirait le surintendant et ses élèves, mais il paierait encore en grande partie, sinon entièrement, son salaire.

L'école devrait être située dans un lieu central et de facile accès.

DE LA MANGEAILLE DES PORCS.—Rien n'est plus commun que l'idée que tout est bon pour les porcs, lait, viande, graisse, grain, racines, feuilles, glands, etc., ruis ou crus.

Que les cochons mangent de différentes sortes d'alimens, c'est un fait important à connaître dans l'économie rurale; mais il y a certains articles qui doivent ne leur être donnés qu'avec mesure et précaution, et c'est à ces articles que je désire appeler votre attention. J'ai acquis assez chèrement cette connaissance par la perte de deux porcs, et un de mes voisins a perdu une belle truie par l'usage inconsidéré du même sel.

Il est bien connu que le salpêtre a la propriété précieuse d'ôter au beurre le goût de

navet, et une petite quantité mise dans la baratte avec la crème donne au beurre une saveur douce et agréable. Dans un cas, le beurre d'une vache fut fait deux fois dans la semaine, et à chaque fois on avait ajouté à la crème une cuillerée à thé de salpêtre. Le petit lait fut donné aux porceaux, (âgés d'environ deux mois,) après avoir bu le lait de beurre, la première fois, ils se trouvèrent indisposés; mais comme on fit peu d'attention à la chose, ils s'en tirèrent du mieux qu'ils purent. Mais il n'en fut pas ainsi, la deuxième fois, car les deux porceaux furent pris d'une maladie violente, allant par haut et par bas, et quand on eut perdu l'espoir de les sauver, on mit fin à leurs tourmens, en les tuant.

Un chirurgien vétérinaire, à qui je mentionnai le fait, parut étonné des effets produits par une aussi petite dose.

La truie de mon voisin a été empoisonnée par le salpêtre dans une solution de sel et d'eau pour marinade. Il lui avait été conseillé de donner de l'eau et du sel à la truie pour un petit mal, et la saumure étant prête, il la lui donna, et l'effet en fut la mort immédiate de l'animal.

Il y a une espèce de nourriture dont il ne faut se servir qu'avec précaution; c'est l'artichaut de Jérusalem, végétal précieux, lorsqu'il a crû convenablement et qu'il est bien cuit; mais il faut qu'il ait bouilli dans beaucoup d'eau, et il ne faut ni boire ni donner aux animaux l'eau dans laquelle il a bouilli. Elle n'est pas bonne à faire de la soupe, à moins qu'on ne l'ait fait bouillir auparavant et qu'on ne l'ait coulée, et si la liqueur est donnée aux cochons, elle les agite et leur dérange l'estomac. Le sens-commun dicte que les patates ne doivent jamais être mises dans du bouillon ou de la soupe, dans leur état de crudité, mais qu'elles doivent être d'abord cuites et séchées, et puis broyées avec d'autres alimens, car la liqueur dans laquelle les patates ont bouilli ne peut pas être bue absolument sans danger; quoiqu'affaibli par la dilution, le poison particulier à la famille des solanées existe encore, car il n'est pas assez volatil pour être chassé par la chaleur, comme on le suppose, mais on peut le découvrir à la vue et à l'odeur, sans qu'il soit besoin d'épreuves chimiques compliquées.

Dans un temps où les patates étaient rares, une personne de ma connaissance fit dessein de leur substituer les artichauts de Jérusalem,

et en ayant fait bouillir quelques-uns, ils lui parurent si appétissants, qu'il fit un pot-pourri tout plein de ces beaux tubercules blancs ; mais ils pensèrent devenir fatals à un jeune homme qui en avait mangé à satiété. Le médecin qui fut appelé, s'étant informé de ce que le malade avait mangé, comprit qu'il souffrait de l'effet de la liqueur d'artichaut. Il dit qu'il connaissait la maladie, et qu'il en avait guéri une autre personne.—*Un ancien Jardinier, mais un jeune Fermier.*

ENCOURAGEMENT DONNÉ À L'AGRICULTURE EN BELGIQUE PAR LE GOUVERNEMENT.—Le gouvernement de la Belgique a pris des mesures pour propager dans ce pays l'amélioration méthodique de la terre, au moyen de l'égout de sous-sol, dont on s'est si bien trouvé dernièrement en Angleterre. Des machines ont été construites et transportées à différents points du royaume, pour la fabrication des tuiles nécessaires pour faire écouler l'eau, ainsi que les instrumens pour la construction des canaux ou fossés. Il a été écrit sur les égouts un traité complet qui sera publié prochainement. Dernièrement, un ingénieur (M. Leclerc), de la première Ecole des Ingénieurs Civils de Gand, a été envoyé dans ce pays, pour étudier tous les détails du nouveau système. Après un séjour de quelques mois, cet officier vient de repartir pour la Belgique, muni de toutes les connaissances nécessaires. Il entrera en correspondance avec tous les propriétaires ou fermiers qui pourront désirer de faire l'essai de ses plans. Un décret publié par le Ministre de l'Intérieur spécifie les conditions sous lesquelles les travaux devront être exécutés. Il a été formé une société pour démontrer les bons effets de l'égout profond, et mettre les propriétaires plus en état de construire les ouvrages, et de recueillir des renseignemens concernant le nouveau système. Quelques-uns des plus riches propriétaires ou fermiers se sont déjà inscrits comme membres. Le Ministre de l'Intérieur a mis M. Leclerc à la disposition de la Société.

POUR CORRIGER L'ACIDITÉ DE LA BIÈRE OU DU CIDRE.—Prenez 4 lbs. de craie calcinée et les mettez dans un baril de 100 gallons : au bout de huit jours, la liqueur sera devenue douce et agréable.

NOUVEL ECUREUR POUR LES MOULINS A FARINE.—M. E. R. Benton, constructeur de moulins, de Millwaukee, a inventé une machine très ingénieuse, à laquelle, il a donné le nom ci-dessus. Elle est faite pour recevoir le son à mesure qu'il sort du bluteau, et le nettoyer de la farine qui y adhère, et qui, sans l'adoption de quelque procédé semblable, est perdue, et aussi pour séparer le son de la balle. Cette machine est construite sous la forme d'un cylindre vertical, d'environ quatre pieds de hauteur et de deux pieds de diamètre, au-dessus duquel sont deux cylindres mobiles, ingénieusement enveloppés de tamis de différente finesse, de feuilles de tôle perforées, etc. Le son est porté par un élévateur au sommet du cylindre, et passe par un sas secoué, qui réjette dans les cylindres mobiles les gros morceaux qui pourraient embarrasser la machine. Un courant d'air est conduit d'au-dessous dans le centre du cylindre, en dedans de la partie mobile ; et au moyen de ce courant d'air et du mouvement de rotation, le son, les balles, et deux sortes de farine passent dans autant de receivers séparés. La farine la plus grossière est reportée dans l'élévateur pour passer de nouveau par la machine, et la fine descend dans le bluteau. Un marteau frappe constamment sur le sommet des sases en mouvement, pour empêcher, qu'ils ne soient embarrassés. Environ un huitième de la matière mêlée, en passant du bluteau dans la machine, est gagné comme fleur de farine ; de sorte que dans les meilleurs moulins, on épargnera trois et demi pour cent de la farine moulue, et plus, comme de raison, dans les moulins construits avec moins de perfection.—*Commercial Advertiser de Buffalo.*

MEILLEURE MÉTHODE POUR ENGRAISSER LES AGNEAUX.—Séparez les agneaux de leurs mères, et tenez-les dans une étable nette, chaude et bien aérée. Il est nécessaire qu'ils soient tenus en repos et dans l'obscurité pour engraisser promptement, excepté qu'il faut leur donner un peu de clarté quand on en approche les mères pour les allaiter, ce qui se fait trois fois par jour, les brebis restant avec eux toute la nuit. Si les mères n'avaient pas assez de lait, il faudrait y suppléer par du lait doux et chaud de vache. Quelques éleveurs nourrissent les agneaux exclusivement de lait de vache, donné aussitôt qu'il a été traité, et à la portion du milieu du jour, porté à la chaleur du sang. La litière qui leur va le mieux est la paille de

blé nette, dont quelques brins devraient être mis dans un ratelier, pendants par l'épi, pour les amuser et les empêcher de se lécher la laine l'un à l'autre, laquelle amassée dans l'estomac des agneaux, les fait périr. Il faut aussi leur donner à lécher de la craie en petits morceaux et en poudre, pour empêcher que leur corps ne se lâche. Quelques éleveurs ajoutent des œufs frais et de la farine d'avoine mouluë fine, mais on pense que leur chair est moins belle, si on leur donne autre chose que du lait de brebis ou de vache.

QUANTITÉ DE MATIÈRE MINÉRALE ASSIMILÉE PAR DIFFÉRENTES PLANTES.—On a trouvé, par analyse, que le produit moyen d'un arpent de terre emblavé n'enlève pas moins de 210 lbs. d'éléments inorganiques, savoir, 30 lbs. en grain, et 180 lbs. en paille; preuve frappante de l'utilité de consommer la paille sur la terre. L'orge enlève 213 lbs., 53 en grain, 160 en paille. L'avoine enlève 326 lbs., 32 en grain, 30 en cosses, 54 en balles, et 200 en paille.

ANIMALCULES AQUATIQUES.—M. Scoresby, dans ses observations sur l'hydrographie des mers polaires, dit que, soupçonnant que la décoloration de l'eau, qui y règne d'une manière si marquée, provenait d'une substance animale, il constata le fait, en soumettant l'eau à un puissant examen microscopique, et découvrit des animalcules en nombres, qui, appliqués à l'étendue des eaux ainsi imprégnées, peuvent donner matière au discours et au raisonnement, mais que nous ne pouvons pas plus comprendre que l'infini. L'énumération complète d'une seule de ces espèces d'animalcules qui existent dans deux milles carrés d'eau exigerait, d'après son calcul, le travail de 30,000 personnes, pendant six ou sept mille ans.

SEXE DES ŒUFS.—Un correspondant de l'*Agricultural Gazette* dit: Je suis induit à vous dire, sans prétendre à aucune connaissance de mystères abstrus, que j'ai appris à connaître quels œufs produiront des poulettes, et que je me suis conduit d'après l'expérience, pendant toute la saison, avec un succès uniforme. Il s'agit tout simplement d'éviter de faire couvrir des œufs à longue forme, qui produisent toujours des coqs, et de choisir ceux qui sont plus ronds et plus renflés. Généralement aussi j'ai trouvé que les œufs les plus

gros donnent des poussins mâles. Je choisis donc les mieux faits à forme ronde, et laisse de côté les plus gros. Il est certainement important de pouvoir amener ce résultat, car j'ai eu souvent moi-même la mortification d'avoir une nichée composée entièrement de petits coqs, ou à peu près. Il est réellement à désirer de pouvoir éviter cet inconvénient.

VOLÉE INNOMBRABLE D'OISEAUX.—Il y a plusieurs îles près des côtes de la Terre Van-Diemen (Diéménie), et le nombre des oiseaux qu'on y voit parfois est presque incroyable. "Je vis, dit le capitaine Flinders, une bande ou volée de pétrels de cinquante à quatre-vingts verges de profondeur, et de 300 verges, ou plus, de largeur. Ces oiseaux n'étaient pas éloignés, ou à des distances inégales les uns des autres, mais ne laissaient entre eux que l'espace nécessaire pour faire mouvoir leurs ailes; et durant une heure et demie, cette volée de pétrels continua à passer sans interruption, et avec une vitesse peu inférieure à celle des tourterres." En supposant que la volée eût été de cinquante verges seulement de haut en bas, et de 300 en largeur, et qu'elle faisait trente milles par heure, et donnant trois verges cubiques d'espace à chaque oiseau, le nombre en aurait été de 151,500,000. Le nombre des cages ou boîtes nécessaires pour loger ces oiseaux aurait été de 75,750,000, et donnant une verge carrée à chaque cage, elles auraient couvert l'espace de dix-huit milles et demi carrés.

Ce fait est curieux en lui-même, et il est de plus important, en ce qu'il tend à faire voir que les oiseaux aquatiques, qu'on a regardés comme les principaux architectes de la portion supermarine des terres nouvelles de l'Australasie, loin d'être incapables d'un tel ouvrage, sont en état de l'effectuer en beaucoup moins de temps que ne l'imaginent ceux qui ne se sont pas une idée juste de leur nombre.—*Tableau de l'Australasie.*

ASTHISTE conseillait aux Athéniens d'employer au labourage les ânes aussi bien que les chevaux: comme il lui dirent que ces animaux n'y étaient pas propres, il leur répondit: "Eh! qu'importe? vous avez bien élu des chefs incapables de vous gouverner."

Un orateur grec, se voyant applaudi par la multitude, dit: "Me serait-il échappé quelque sottise?"

LES PRÉTENDUES INFLUENCES DE LA LUNE.—Un simple calendrier fut converti (chez les Egyptiens) en une source d'influence qui s'étendit à tout, et dont une infinité de gens ne veulent pas, encore aujourd'hui, qu'on les dérompe. A les entendre, c'est la lune qui régle la crue des cheveux, la plénitude des huitres, et l'effet des remèdes. Voient-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, et les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest, il leur serait aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents et des grandes pluies, qui viennent de ce côté, où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines, et où elles mineut peu à peu les mortaises et les tonons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune, ils rendent raison de tout. Sans raisonner ni rien concevoir, ils expliquent tout, et quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planète, rassemblée au foyer d'un miroir ardent, ne peut pas faire monter d'un point la liqueur du thermomètre, ils vous soutiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois et de ronger les pierres mêmes.—PLUCHE.

Tel, des anciens jongleurs savourant les discours, Et de l'astre des nuits redoutant le décours, Pour semer le navet, la carotte ou la prune, Attend patiemment le croissant de la lune. La lune, selon lui, fait croître les cheveux, Rend les remèdes vains, ou les travaux heureux : Dans son croissant, les vins, les viandes sont plus

[sames,

Les cancre, les homarils, les huitres sont plus pleines : De tout, enfin, la lune, en poursuivant son cours, Et suivant qu'on la voit en croissant ou décours, Et gouverne et conduit la crue ou la décro.

L'HIVER.

Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers et du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs mugissemens.
Ce tumulte confus, ce choc des éléments !
O puissance féconde, ô nature immortelle !
Des êtres animés mère tendre et cruelle,
Faut-il donc qu'aux faveurs dont tu les as comblés
Succèdent les fléaux dont ils sont accablés ?
Le fougoux aigillon, déchâiné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes ;
Il mugit dans les bois et sur les monts déserts ;
En tourbillon rapide il tourne sur les mers ;

Il étend, il resserre, il fait fendre les nues ;
Les champs ont disparu sous des mers inconnues...

Le soleil sans paraître avait fini son tour,
Et la nuit succédait aux ténèbres du jour ;
J'entendais les combats de Neptune et d'Eole ;
J'étais seul éloigné de l'ami qui console.....
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, disais-je, et ces tristes hivers.
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes.
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés ;
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés,
Et par ces changements la sagesse infinie,
Dans l'immense univers entretient l'harmonie.
Les vents qui, sur ces merstourmentaient les vaisseaux.
Sur un rivage aride ont apperté les eaux ;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Rajeunissent la terre, et vont rendre féconds
Ces champs convertis de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel hiver, toi qui sembles détruire,
Tu rends à nos sillons la force de produire ;
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas.
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie et varier l'année.

Soleil, marche et poursuis ta carrière ordonnée :
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encore la joie et les beaux jours...

L'hiver, l'ombre et la mort étendent leur empire :
Leur joug s'appesantit sur tout ce qui respire :
Des nuages glacés suspendus dans les airs,
D'un voile épais et noir couvrent les champs déserts ;
Et la voute des cieux, qui semble être abaissée
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.

Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnaît plus.
Une vaste blancheur, sur le monde étendue,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue.....
Les végétaux mourants, sous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.....

O père des humains, ô Dieu de la nature !
Peut-être ces hivers, les ombres, la froidure,
Le calme triste et sombre, ou le trouble des airs,
Cette uniformité, ce deuil de l'univers,
M'ont trop fait oublier les bontés de mon maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être...

Aïmons, vivons ensemble, adorons notre auteur ;
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre et l'onde.
Mais ce génie enfin devrait être excité ;
L'homme sans ses besoins n'eut jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid et les orages,

Un jour il assembla des jones et des feuillages ;
 Les chênes recourbés s'unirent en borceaux,
 Et la huto parut sous son toit de roseaux,
 Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
 Souvent il arrachait une herbe empoisonnée ;
 Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
 Il planta les jardins, fit naître les moissons,
 L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
 Allait aux animaux disputer la pâture :
 Le lion furieux et le tigre affamé

Triomphaient aisément d'un rival désarmé...
 On vit alors la fronde en cercele balancée ;
 La pierre inévitable aux monstres fut lancée :
 La massue écrasa les tyrans des forêts,
 Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
 La rigueur des hivers à l'homme encor sauvage,
 Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.....

Aux rives de l'Alphée, aux antres de Lemnos,
 L'homme en ruisseaux ardents fit couler les métaux.
 De nouveaux instrumens augmentaient sa puissance,
 Ajoutaient à sa force, à son intelligence :
 Bientôt l'acier tranchant, sous ses coups redoublés,
 Fit tomber du Tmolus les ornés ébranlés ;
 Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
 La bêche ouvre des champs la surface endureie,
 Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
 Traîne le soc rampant à travers les guérets.
 L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
 Il ne se borna plus au triste nécessaire :
 Il se trouva des goûts et des besoins nouveaux,
 Il fallut rapprocher les arts et les travaux.....

L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance ;
 Mais à ses mœurs encore il manquait l'élégance...
 L'unisson de la voix, celui des instrumens,
 Porta dans tous les nerfs de doux frémissemens :
 Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
 L'homme fut étonné de connaître la danse...

Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers,
 Faut-il donc tous les arts, les bals et les concerts ?
 O si je puis revoir mes campagnes chéries,
 M'égayer un moment dans les plaines féeriques,
 Chercher dans les vallons la trace des beautés
 Qu'ils offraient, au printemps, à mes yeux enchaînés,
 Me retrouver encore auprès de la nature,
 Espérer les zéphirs et prévoir la verdure !
 Mon cœur serait content, malgré tous les frimas
 Qu'entasso la nature sur nos simples climats...

O vous, cultivateurs des campagnes fertiles,
 Vous qui saviez jouir de leurs beautés utiles,
 Tant que les vents du nord ont respecté nos champs ;
 Vous que rendaient heureux la nature et vos sens,
 Comment remplacez-vous les doux parfums de Flore,
 L'émail des gazons frais, les couleurs de l'aurore ?

Dites par quels secours, quels jeux et quels travaux,
 Vous combattez l'hiver et l'ennui du repos.

Vous ne les craignez pas, vos jours, toujours semblables,
 Content dans des plaisirs simples, inaltérables ;
 Votre esprit est tranquille, il sait, de mois en mois,
 Attendre la nature, en écoutant la voix :
 Vos jours sont occupés ; la gerbe descendue
 Sur l'argile aplani est déjà répandue ;
 Sous vos coups mesurés les épis érasés
 Laisent sortir le grain de ses liens brisés.....

Bientôt dans la cité vous irez le conduire ;
 Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
 Et, le jour de la fête, au pied du grand ormeau,
 Charmer de vos récits le peuple du hameau.
 Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
 Les chênes dévoués à vos dieux domestiques ;
 Vous délivrez un champ du grès embarrassé.
 Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.

A ces jours si remplis succèdent la soirée,
 Et votre cœur content n'en craint pas la durée :
 Un facile travail, de doux amusemens,
 De la longue veille abrègent les momens.

Tantôt la serpe en main, vous divisez le hêtre,
 Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
 Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
 Dans l'osier avec art entretenant l'osier,
 Précipite gaîment une chanson naïve,
 Ou traîne, en gémissant, la romance plaintive,
 Tantôt, sous votre toit vos voisins rassemblés
 Entourent vos foyers de cerceles redoublés.
 La préside un Nestor, l'oracle du village :
 Il prédit au canton le beau temps et l'orage,
 Et perçant l'avenir de saisons en saisons,
 Il prévoit l'abondance ou de tristes moissons.
 Des astres qu'il vous nomme il connaît l'influence,
 Et répand, à son gré, la crainte ou l'espérance...

Ah ! le luxe et les arts et les frivolités
 Rendent-ils plus heureux l'habitant des cités ?
 Tandis qu'au sombre hiver la nature est en proie,
 Il règne aux champs encore une innocente joie.
 Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps ;
 Il faut des soins légers et des travaux constants :
 Plus agir que penser, plus sentir que connaître,
 Tel est l'état heureux du citoyen champêtre.
 Grand Dieu ! c'est dans ces champs embellis par tes

Quo ta main paternelle appelle les humains ;
 Ta bonté s'y déploie avec magnificence ;
 C'est là que l'abondance amène l'abondance.
 J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés ;
 Là, j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
 Et philosophe heureux, homme content de l'être,
 Je viens de ses présens rendre grâce à mon maître.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

Journal d'Agriculture

ET

TRANSACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

MONTREAL, JANVIER, 1850.

NOUVEL AN.—Qu'il nous soit permis d'offrir nos congratulations les plus sincères aux abonnés de ce Journal, à l'occasion de la nouvelle année, et de leur souhaiter cordialement santé, bonheur et prospérité. Nous souhaitons aux agriculteurs des saisons favorables, des récoltes abondantes et des prix rémunérateurs, et aux autres, d'amples fonds pour acheter les produits à des prix raisonnables. Il y a pour le cultivateur du sol cet encouragement constant, que s'il s'acquitte de sa tâche convenablement, il a à attendre d'un Créateur bienfaisant la récompense de son travail, et cette attente est rarement frustrée. Il y aura toujours pour nous "un temps de semer et un temps de récolter," et la récolte nous récompense généralement à proportion du soin que nous avons mis à la culture de la terre. Il n'y a pas de classe d'hommes qui ait des ressources plus certaines et moins sujettes à manquer que celle des agriculteurs, et cela seul devrait suffire pour nous attacher à l'art de l'agriculture:

"Honneur donc et profit à quiconque l'exerce."

RAPPORT D'AGRICULTURE POUR DÉCEMBRE.

On peut dire que l'hiver a commencé le 1er Décembre, bien que sans grand froid. Nous n'avons eu ni de fortes gelées, ni beaucoup de neige avant la nuit du 22; mais depuis ce jour jusqu'au 30, il est tombé beaucoup de neige, et le thermomètre a été à 17° au-dessous de zéro, dans la nuit du 25, avec grand vent et *poudrière*. Nous avons été bien aise de voir la terre profondément couverte de neige, avant qu'il y ait eu de très fortes gelées; car il est, selon

nous, toujours avantageux, dans ce pays, que le sol soit ainsi garanti de l'effet de la gelée, particulièrement les prairies et les pâturages. L'hiver du Canada, loin d'être défavorable à l'agriculture, lui devient, au contraire, avantageux; là où la terre a été préparée convenablement, l'automne, par égout et labour, la gelée et la neige sont d'un bon effet, surtout en fournissant des ponts et des chemins aux cultivateurs des endroits les plus éloignés, qui, sans ces avantages gratuits, seraient retenus chez eux et privés des moyens de porter leurs produits aux marchés. Chaque pays possède des avantages adaptés à sa situation et à ses circonstances, et la sévérité de nos hivers n'est pas le moindre de nos avantages. Il nous faut, comme de raison, avoir de bons abris et de bons alimens pour nos animaux, et pour nous-mêmes; mais lorsqu'on a pu pourvoir convenablement à ces nécessités, loin de trouver l'hiver du Canada défavorable, on le trouvera, au contraire, profitable. Sans doute, il ne serait pas à désirer que l'hiver commençât au 1er de Novembre, pour ne finir qu'au 1er de Mai, mais s'il commence, comme cette année, au 1er de Décembre, pour finir, (comme nous l'espérons,) vers le 1er d'Avril, on n'aura pas à se plaindre de sa longueur. Il est rare que l'hiver se fasse sentir après le 1er d'Avril, ou commence beaucoup avant le 1er de Décembre. Nous avons souvent semé du grain, dans ce pays, du 1er au 7 Avril, et si le sol a été préparé convenablement, l'automne, la semaille peut être généralement commencée de bonne heure en Avril; c'est une règle à laquelle il y a peu d'exceptions. La chose peut paraître douteuse à quelques personnes, mais nous sommes persuadé qu'il sera au pouvoir d'un cultivateur habile et industriel, possédant des fonds suffisants, et conduisant ses affaires avec jugement, d'allonger les étés et de raccourcir les hivers, autant qu'il lui sera avantageux de le faire.

C'est le cultivateur inhabile et négligent qui se plaint le plus d'étés courts et défavorables, et de longs hivers; et cela parce que sa terre n'a pas été labourée convenablement, ou assez égouttée pour lui permettre de semer en temps convenable, ou de récolter dans la bonne saison. Cette conduite a l'effet d'obliger à faire les travaux d'une saison dans une autre, et de ne pas fournir le temps le plus convenable, ou l'occasion la plus favorable pour faire un ouvrage quelconque, non plus que de donner aux moissons croissantes le temps qui leur est le plus propice. Dans notre climat, il faudrait que le travail fût exécuté, pour ainsi dire, à jour marqué, et il y a perte ordinairement, lorsqu'on ne le peut pas faire. L'objet de ce raisonnement est de convaincre les cultivateurs que la longueur de nos hivers n'est pas une excuse valable pour ceux qui cultivent mal et ne produisent que de chétives récoltes. Autant que nous sommes en état d'en juger, nous ne voudrions pas changer notre pays, notre sol ou notre climat, pour celui de quelque autre contrée que ce soit de ce continent, malgré tout ce qu'on peut dire de la courte durée de nos étés, et de la longueur de nos rudes hivers. Nous pouvons n'être pas en état de produire la canne à sucre, le riz ou le coton, non plus que plusieurs plantes ou fruits des tropiques, mais nous sommes persuadé que ce pays peut, proportion gardée, produire d'aussi abondantes récoltes de froment, orge, avoine, seigle, sarrasin, pois, fèves, maïs, pommes de terre, navets, carottes, panais, mangel-wurzel, mil et trèfle, que tout pays de ce continent, depuis l'Océan Glacial jusqu'au cap de Horn. Nous pouvons aussi élever et entretenir des animaux domestiques de différentes espèces aussi utiles et aussi profitables (quoique pas tous aussi grands,) que ceux de toute autre contrée de l'Amérique, sans exception. Nous savons que cette assertion pourra paraître hardie; mais nous la faisons de propos délibéré, après une

longue résidence dans le pays, et l'étude la plus soignée du sujet; et nous nous flattons qu'aucun véritable ami du Canada, ou de la prospérité de ses habitans, ne contestera la vérité de notre proposition, sans s'appuyer de raisons suffisantes pour le faire. Si nous palons en faveur de l'amélioration de notre agriculture, c'est que nous sommes convaincu qu'il n'y a rien dans notre climat, ou dans notre sol, qui puisse empêcher qu'elle soit améliorée profitablement. On peut parfois produire d'abondantes récoltes de blé, dans d'autres pays, en semant de bonne graine sur un sol fertile; mais nous sommes presque certain qu'avec les soins convenables, et en choisissant les meilleures variétés, on pourrait produire dans le Bas-Canada même le blé, dans une aussi grande proportion qu'on le fait généralement dans les Etats-Unis; et pour ce qui est des autres grains, des racines et du foin, nous pouvons les produire proportionnellement en plus grande abondance, qu'on ne le fait dans ces Etats. Nous croyons qu'il y a de l'utilité, à la fin d'une année qui a été sans contredit favorable à l'agriculture, d'avancer hardiment que notre pays n'est inférieur à aucun autre pour les fins agricoles, si nous ne le rendons pas tel par notre défaut d'habileté, notre négligence, ou le manque de fonds, pour en mettre les avantages à profit, autant que possible. Il nous serait inutile, autant qu'il serait absurde, de proposer ou de suggérer des perfectionnemens que l'infériorité du sol, les saisons défavorables, la grande chaleur des étés, la longueur des hivers, l'intensité des gelées et la grande épaisseur de la neige, ne permettraient pas d'introduire. Ces qualités caractéristiques de notre pays peuvent être apportées plausiblement pour excuse par ceux qui ne sont pas disposés à introduire des améliorations dans leur système d'économie rurale; mais elles ne deviendront jamais un prétexte pour ceux qui connaissent le Canada, et ce qu'il est capable de produire, et qui désirent améliorer

eux-mêmes ses qualités productives, ou les voir améliorer par d'autres. Nous avons ici tout ce qu'il faut pour réussir en agriculture. Ce dont nous avons besoin, c'est de l'habileté, de l'argent et de l'énergie nécessaires pour tirer le meilleur parti possible des avantages que nous possédons naturellement. Les prix des produits peuvent ne pas satisfaire les producteurs ; mais on peut tourner cela même à bien, en se comportant avec jugement, et en produisant les récoltes qui seront le plus constamment en demande. Un meilleur système d'agriculture nous mettrait en état de produire les récoltes qui nous conviennent le mieux et qui nous seraient les plus lucratives ; et si nous avions à produire beaucoup d'avoine, d'orge, de sarrasin, ou de blé-d'Inde, nous saurions qu'il serait de notre intérêt de faire usage de ces grains pour produire du bœuf, du porc, ou pour nourrir et engraisser des bestiaux, plutôt que de les vendre à très bas prix. Le rebut des brasseries, des distilleries et des moulins se vendent à des prix exorbitants, comparés à ceux des grains. Le son se vend plus de la moitié de ce qui se paie pour le blé, eu égard au poids, et les restes de grain des brasseurs et des distillateurs se vendent peut-être un tiers de ce que le grain entier leur a coûté. Nous ne trouvons pas à dire à la chose ; nous suggérons seulement à ceux qui ont à acheter de ces déchets, de faire plutôt mouler le grain avec toute sa substance pour la nourriture de leurs bestiaux, et nous pouvons les assurer que ce plan leur sera beaucoup plus profitable. Une petite quantité d'avoine ou d'orge moulue, donnée au bétail dans de l'eau chaude, sera le mode d'entretien le plus économique, soit pour la boucherie, soit pour la laiterie. Il faut autant de prudence et de jugement pour tirer un bon parti des récoltes, après qu'elles ont été produites, que pour mettre la terre en état de les produire ; dans l'un et l'autre cas, les mêmes soins sont exigés du cultivateur qui

veut prospérer. Nous ne doutons pas que beaucoup de fermiers qui viennent de très loin à nos marchés pour y vendre de l'avoine ou de l'orge, aux bas prix d'à présent, gagneraient considérablement à employer ces grains à l'entretien de leurs bêtes à cornes et autres bestiaux, dont un grand nombre peuvent dépérir, et peut-être mourir, faute de cette nourriture, avant la fin du printemps prochain. Le produit de quelques arpens d'avoine, d'orge ou de blé-d'Inde, donné aux animaux domestiques, durant l'hiver, pourrait augmenter de beaucoup les profits de la ferme. Ce sujet mérite une attention sérieuse de la part des cultivateurs. C'est sur le blé, sur les numailles, les chevaux, les moutons et les cochons qu'ils doivent compter principalement pour faire de l'argent. Le cultivateur perd beaucoup de temps presque inutilement, lorsqu'il vient d'une grande distance au marché avec une charge de produits qu'il sera obligé de donner pour une bagatelle, qui compensera à peine la perte de son temps et ses menues dépenses. En consommant ce produit sur la ferme, en le manufacturant, pour ainsi dire, en viande de boucherie, en beurre, etc., on consulterait beaucoup plus son intérêt particulier, qu'en le transportant à une grande distance pour le vendre à bas prix. L'avoine à un schelin ou trente sous le minot de dix gallons, pesant de 30 à 40 livres, est une nourriture moins chère que le foin à 30s. ou 40s. les cent bottes de 1600 lbs. L'orge à 40 sous ou deux schelins le minot de 50 à 56 lbs est aussi une nourriture moins chère que le foin. Sans doute, ni l'orge ni l'avoine ne doivent remplacer le foin exclusivement, mais donnés en petites quantités avec du foin ou de la paille, ces grains forment un mélange dont le bétail se trouve très bien. On pourrait faire usage dans la famille d'une portion de la farine d'avoine, plutôt que de vendre le grain à des prix qui ne rapporteraient pas plus de 20s. à 30s. de chaque arpent cultivé, l'un portant l'autre. Ce retour ne paiera pas les

frais de culture, etc., sans parler de la rente ou de l'intérêt du fonds ; et c'est ce qui arrive souvent, croyons-nous ; mais c'est la suite du cultivateur qui dispose de ses produits à vil prix, quand il pourrait les appliquer à des fins meilleures et plus profitables. Il peut y avoir une grande différence dans le montant actuel obtenu des mêmes variétés, et dans la quantité des produits recueillis sur une terre. Un homme peut appliquer le tout, et disposer du tout pour son plus grand avantage, tandis qu'un autre fera tout le contraire, et ne réalisera pas la moitié de ce qu'a réalisé le premier. Un homme pourra si bien entretenir ses animaux, qu'il y en aura toujours quelques-uns qui lui rapporteront constamment du profit, et qu'ils croîtront tous considérablement en grandeur et en valeur, tandis qu'un autre négligera ses animaux, qui ne le dédommageront pas des frais de leur entretien, qui seront en beaucoup moins bon état le printemps qu'ils ne l'étaient l'automne, et dont plusieurs mourront peut-être, faute de soins et d'une nourriture suffisante. C'est cette différence de conduite qui fait que parmi les cultivateurs il y en a qui prospèrent, tandis que d'autres n'améliorent jamais leur sort, et attribuent leur défaut de succès à toute autre chose que sa cause véritable. Nous avons toujours été étonné, en voyant un cultivateur propriétaire d'une ferme de cent arpens ou plus, bien bâti et clôturé, et ayant de bons chevaux, bêtes à cornes et à laine et de bons instrumens d'agriculture, faire de 30 à 100 milles ou plus, pour vendre quelques minots d'avoine ou d'orge, et ne remporter pas plus peut-être de quatre à huit piastres pour prix de son grain, de son temps et de ses dépenses. Ce nous semble être une absurdité, ou un grand manque de jugement chez un cultivateur jouissant d'une telle aisance, d'employer si mal et son bien et son temps. Nous sommes du moins certain qu'une telle manière d'agir ne donnera jamais lieu à une grande amélioration dans la con-

dition du cultivateur qui s'y livre. Dans le fait, il lui serait impossible d'obtenir ainsi le prix de son travail, à moins qu'il ne veuille le donner pour rien, ou le regarde comme ne valant rien. Si en suivant un meilleur système et en gardant pour soi les grains inférieurs, on pouvait avoir un bon cheval ou deux à vendre annuellement, quelques bons bœufs, des vaches laitières, un peu de porc, et de bon beurre ou fromage, on se trouverait beaucoup mieux, et l'on augmenterait plus promptement son avoir, que par le système généralement suivi maintenant ; de venir d'une grande distance au marché, pour y vendre une charge de grain, ou un animal qui ne peut pas procurer beaucoup d'argent. Les moutons et les bêtes à cornes pourraient être achetés aux fermes mêmes, par les meneurs ou trafiquans, qui trouveraient bientôt leur intérêt à y aller, si les fermiers ne venaient pas continuellement à la ville de campagnes éloignées, avec un agneau, deux ou trois moutons ou autres animaux de peu de valeur. Ces choses ont une grande influence sur l'agriculture et sur les profits qui en découlent, et nous recommandons instamment le sujet à l'attention des cultivateurs. Ils devraient éviter un emploi de temps et d'argent qui peut diminuer le produit de leur vente de vingt-cinq à soixante-quinze pour cent. Nous nous sommes étendu dans ce Rapport beaucoup plus que nous ne nous l'étions proposé, mais nous l'avons fait dans le but de porter les cultivateurs, maintenant qu'ils ont du loisir, à considérer ce que nous avons soumis à leur jugement, et à se conduire d'après nos suggestions, s'ils les trouvent raisonnables. Ils peuvent ne s'être pas donné la peine de réfléchir sur ces sujets, et nous sentons que, dans notre présente position, il est de notre devoir de les inviter à le faire. L'année dernière a été, depuis le commencement jusqu'à la fin, très favorable aux agriculteurs, et nous ne pouvons que désirer que la présente le soit également. Les produits peuvent n'avoir pas été

satisfaisants dans tous les cas; mais nous ne pourrions jamais admettre que la saison en soit la cause. La maladie ordinaire a causé une perte considérable de patates chez un nombre de fermiers; mais nous croyons que c'est une perte annuelle qu'on pourrait rendre moins grande, en apportant plus d'attention à la culture et à l'encaveement. On fait tort à la moisson en y mettant beaucoup de fumier, et c'est ce qu'on devrait éviter. On se trouverait bien, à ce que nous croyons, de répandre de la poudre de charbon de bois dans les sillons, en même temps qu'on sème les patates. Il est nécessaire de ne les encaver que par petits tas, et de ne pas leur donner une température trop chaude. Les prix des produits ne sont pas hauts, sans doute, mais nous venons de suggérer, dans la manière de disposer des grains à bon marché, un changement qui, s'il était adopté, ne pourrait manquer d'être très avantageux aux cultivateurs. Il peut se faire que nos suggestions ne soient pas convenables à toutes les situations et dans toutes les circonstances, mais on pourrait les adopter assez sûrement dans presque tous les endroits très éloignés de Montréal. Il n'y a nullement à douter que si les animaux de ferme ont besoin d'être mieux entretenus qu'ils ne le sont ordinairement, les fermiers gagneront à les nourrir d'avoine et d'orge plutôt que de vendre ces grains à bas prix. En finissant, nous espérons que si nous vivons pour faire un Rapport à la fin de la présente année, il sera en notre pouvoir de féliciter les cultivateurs sur la saison favorable qu'ils auront eue, sur leurs belles récoltes, sur des prix rémunérateurs, et sur les progrès manifestes qu'ils auront faits dans leur système d'économie rurale. C'est là ce que nous désirons sincèrement, et nos vœux seront accompagnés de nos humbles efforts, pour ce qui regarde la direction du Journal d'Agriculture.

Montréal, 2 Janvier, 1850.

EDUCATION.—Nous nous efforçons depuis longtemps de faire comprendre la nécessité de procurer une éducation agricole aux enfans qui fréquentent les écoles de campagne. Nous savons qu'il ne serait guère possible de procurer cette éducation à la jeunesse immédiatement et généralement, avant qu'il y eût des instituteurs en état de la donner. Mais, en attendant qu'il y eût des maîtres capables de donner cette éducation, qui empêcherait qu'il ne fût introduit dans nos écoles de campagne des livres convenables sur l'agriculture? Nous n'hésitons pas à dire que nous pourrions citer plusieurs livres ayant rapport à la science et à l'art de l'agriculture, qu'il conviendrait autant aux enfans des cultivateurs de lire et d'étudier, que la plupart des livres qu'on leur met présentement entre les mains. Nous ne pouvons comprendre par quel motif on excluerait des écoles de campagne les livres qui sont les plus adaptés à l'usage des enfans qui les fréquentent. Il y a beaucoup moins à appréhender des ouvrages d'agriculture pour la délicatesse des enfans, que de la plupart des livres d'écoles qui nous sont tombés sous les yeux. Il paraît être grandement absurde que dans les écoles de campagne, instituées presque exclusivement pour des enfans d'agriculteurs, ces enfans n'aient jamais l'occasion de lire ou d'entendre une seule phrase qui ait quelque rapport à l'état de leurs pères, qui doit être le leur par la suite. Toute la tendance de ce qu'ils lisent et de ce qu'ils apprennent est dans une direction tout autre que les champs de leurs pères, et leur judicieuse culture: de sorte que, journellement on les voit revenir de ces écoles à la maison paternelle, moins disposés et moins aptes à devenir d'industriels et habiles cultivateurs du sol, et moins attachés à la vie champêtre. Le sujet est d'une plus grande importance pour la prospérité du Canada qu'on ne se l'imagine généralement. Dans le fait, on peut dire que de l'éducation plus ou moins judicieuse donnée aux enfans des

cultivateurs dépend en grande partie le bien-être ou le mal-être du pays. Nous ne disons pas qu'il ne doit pas être permis à un des fils d'un agriculteur de se livrer à une profession autre que la culture du sol; mais nous disons que l'éducation et la lecture des fils de cultivateurs ne doivent pas être de nature à les détourner de l'agriculture, et à rejeter cet état pour embrasser d'autres professions. Que leur lecture leur apprenne que la profession du cultivateur est la plus utile et la plus honorable que l'homme puisse exercer, et que toutes les autres professions ne se soutiennent qu'au moyen des produits de l'agriculture. L'éducation des enfans de la campagne devrait se rattacher, autant que possible, à la culture des champs et des jardins. On ne devrait pas cesser de leur inculquer et de leur faire comprendre que le but de l'éducation qu'on leur donne n'est pas de les induire à abandonner l'occupation de leurs parens, mais de les mettre en état d'exercer la même profession avec plus de succès et plus de satisfaction pour eux-mêmes. Il est fort à regretter que des fils de cultivateur s'imaginent qu'il y a moins à travailler, plus d'argent à gagner, et plus de jouissances et d'apparat dans les autres occupations que dans l'agriculture. Ce sont ces idées qui ôtent à la campagne les jeunes gens les plus capables, et privent ainsi l'agriculture d'avantages qui devraient lui appartenir. Si les jeunes gens sont encouragés à courir après la fortune ou un rang élevé, comme ils le sont généralement par l'espèce de lecture qu'ils font et l'éducation qu'ils reçoivent, aux écoles, ce n'est pas vers la campagne ou l'agriculture que se portent leurs regards pour trouver cette fortune ou ce rang élevé. Peut-être que ce serait la dernière des affaires ou des occupations qui serait recommandée à un jeune homme pour acquérir des richesses ou un poste élevé dans la société canadienne, par la plupart des maîtres d'école. Jusqu'à ce qu'il y ait un changement total

dans ce système, nous désespérerons de voir dans notre économie rurale une amélioration importante et permanente. Nous ne pouvons concevoir pourquoi on a persévéré si longtems dans un enseignement si défectueux et si peu convenable, et nous espérons que le sujet obtiendra l'attention qu'il mérite; et que si un meilleur système est possible, il n'y aura pas d'obstacles pour empêcher qu'il ne soit adopté immédiatement. Si les amis et fauteurs du présent système désirent qu'il soit continué, ils sont au moins tenus de faire voir qu'il est convenable, et le mieux adapté à la population agricole, et jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, nous soutiendrons notre proposition, savoir, que ce système est loin d'être le meilleur possible. Peut-être nous dira-t-on qu'il est au pouvoir des habitans de faire les changemens qu'il croiront les plus convenables et les plus utiles, et cela peut être vrai. Mais vu l'état de notre population, il est nécessaire qu'il y ait quelque principe général d'établi pour le gouvernement des écoles de campagne, et qu'il y ait, au moins dans chaque comté, une école-modèle qui puisse nous donner des instituteurs capables de conduire les autres écoles sur le même plan. L'enseignement et l'éducation des enfans de la campagne est un sujet qui ne doit pas être traité à la légère ou avec indifférence, mais qui exige, à n'en pas douter, la considération, l'attention la plus sérieuse et l'action la plus énergique. Chaque habitant du Canada est intéressé à la chose. Nous ne proposons aucune mesure où la religion ou la politique serait intéressée; nous n'avons pas même la présomption de nous mêler de l'éducation de quelque classe que ce soit, à l'exception de la classe agricole. Pour celle-ci, pour les enfans de la campagne, nous voudrions qu'il fût pourvu aux moyens de leur donner une éducation propre à en faire des cultivateurs habiles et heureux dans leurs entreprises, et à les rendre en même temps capables de s'acquiescer des fonctions que le gouvernement

jugerait à propos d'exiger d'eux, à leur propre honneur et à l'avantage du pays. Nous serions les derniers à ne pas vouloir que les cultivateurs reçussent une bonne éducation : nous désirerions qu'ils fussent assez instruits pour n'avoir ni dédain ni répugnance pour la plus honorable et la plus utile profession qu'il y ait au monde. Si un jeune homme, après avoir eu l'occasion de connaître quelque chose de la science et de l'art de l'agriculture, et de toutes les jouissances qui se rattachent à la pratique de l'économie rurale bien entendue, se sent disposé à choisir une autre occupation, que rien ne l'empêche de le faire. L'agriculture peut se passer de jeunes gens ainsi disposés. On voit rarement les fils de ceux qui ne sont pas cultivateurs, embrasser l'agriculture, au sortir de l'école, mais on voit tous les jours des fils de fermiers préférer, en quittant l'école ou le collège, toute autre profession à celle de l'agriculture. Il faut qu'il y ait quelque chose hors de sens ou de place pour conduire à ces résultats, qui certainement ne tendent pas à avancer la prospérité du Canada. Nul homme, quelque soient ses talents ou son rang, ne pourrait s'employer plus utilement pour ce pays, que comme agriculteur résidant à la campagne. Nous n'avons d'autre but, en ramenant si souvent ce sujet sous les yeux du public, que d'en induire d'autres à lui donner la considération qu'il mérite. Nous ne remplissons pas notre devoir, comme rédacteur de ce Journal, si nous ne signalions pas ce qui paraît avoir une grande et pernicieuse influence sur l'état de l'agriculture, et si nous ne suggérions pas les mesures que nous regardons comme propres à détruire cette influence pernicieuse, et à faire que notre système d'enseignement fonctionne effectivement pour l'avancement et la prospérité de l'économie rurale.

Le meilleur service que nous puissions jamais rendre à notre pays, c'est de nous efforcer d'améliorer ses ressources naturelles et d'augmenter la quantité et la valeur de ses productions. Ce sont des avantages dont nous ne pourrions jamais être dépouillés, et qui ne dépendraient pas de notre commerce avec les nations étrangères. C'est par des produits abondants et de valeur que nous nous mettrons en état de commercer profitablement avec d'autres pays, et le cultivateur pauvre, qui ne recueille annuellement qu'un mince produit, ne peut pas s'intéresser beaucoup à l'industrie et au commerce de son pays. Une terre productive et bien pourvue de beaux animaux donne à son possesseur un rang ou une position respectable dans la société, qui ne peut appartenir à celui dont la ferme, mal soignée et pauvre en bétail, lui fournit à peine assez pour pourvoir à ses premiers besoins, ou à ceux de sa famille. Il faut qu'une terre de 100 arpens soit bien pourvue d'animaux, fertilisée et bien conduite sous tous les rapports, pour maintenir dans l'aisance une famille composée du nombre ordinaire de personnes. C'est, à ce que nous croyons, ce dont tout le monde conviendra. On peut donc s'imaginer qu'une ferme mal conduite, mal pourvue de bétail, etc., ne pourra guère fournir à une famille ordinaire ce qu'on est convenu d'appeler les commodités ou les douceurs de la vie. Il n'est pas à beaucoup près indifférent qu'une terre produise annuellement ce qui peut valoir une centaine de livres, courant, ou qu'elle en produise deux ou trois fois autant. Il en résulte, au contraire, une grande différence, non seulement pour le cultivateur et sa famille, mais pour le pays entier, par la raison qu'un produit plus abondant augmente pour le pays les moyens de dépenser. Nous serions loin d'approuver les dépenses extravagantes d'une famille ou d'un pays, particulièrement d'un pays agricole ; mais toujours est-il que le moyen de dépenser, ou employer de l'argent, jusqu'à un certain point, est nécessaire au bien-être et au bonheur,

et que ce devrait être l'ambition constante de chacun d'atteindre à ce moyen. Nous serions fâché de rendre par quelques-unes de nos remarques ou de nos suggestions les cultivateurs mécontents de leur sort, ou de faire autre chose que de les induire à améliorer leur état; si la chose est en leur pouvoir, et de leur donner notre humble avis, quant au moyen de le faire. Ils peuvent être assurés que la publication de ce Journal n'a d'autre but que le perfectionnement de l'agriculture, la prospérité des cultivateurs et de tout le pays. Nous pouvons nous tromper dans plusieurs de nos propositions et de nos suggestions; mais il ne peut pas y avoir d'erreur à dire qu'il serait avantageux à tout agriculteur de faire que sa terre produisit de bonnes récoltes, nourrit de bons chevaux et entretint de bons animaux de ferme, aumailles moutons et porcs. On ne peut obtenir ces avantages qu'en égouttant bien le sol d'abord, en labourant convenablement, en nettoyant les moissons de toutes les herbes nuisibles, en ne laissant venir à graine aucune plante qui n'aurait pas été semée, en tenant la terre dans un état de fertilité propre à produire d'abondantes récoltes, et en disposant des produits judicieusement. Les animaux de ferme exigent la plus grande attention quant au croît et à l'entretien: les animaux mâles, à l'exception de ceux qu'on veut garder pour propagation, doivent être châtrés quelques jours après leur naissance; enfin, il faut se pourvoir de bons instrumens d'agriculture. Toute ferme qui ne sera pas pourvue et conduite d'après ces règles, appellera hautement l'amélioration.

L'engrais est de la plus grande importance pour la culture profitable d'une ferme; dans le fait, nulle terre ne peut être cultivée longtemps avec avantage, à moins qu'on y applique assez d'engrais pour suppléer aux ingrédients que les récoltes enlèvent au sol. Il n'est peut-être pas au pouvoir de tout cultivateur d'employer assez de fumier de basse-cour pour entretenir sa terre en bon état, mais il y a un moyen d'augmenter

de beaucoup le fumier de paille, et c'est de le mêler avec d'autres substances, telles que la tourbe de marais ou la mousse, les curures des égouts, et toute terre de rebut. La mousse doit être exposée à l'air pendant quelque temps, avant d'être mêlée au fumier, et lorsqu'elle y a été mêlée, il faut laisser fermenter le tout, quelque temps, avant de l'appliquer. En tournant le tas mêlé, une fois ou deux, on améliore beaucoup l'engrais. La mousse se mêle mieux au fumier d'étable que la terre glaise, et est plutôt prête à être employée. La mousse, l'argile et la chaux, sans fumier, feront un bon engrais de surface, en mêlant bien et tournant le tas plusieurs fois. Cet engrais ne doit pas être appliqué au sol avant que toutes les substances ne se soient mêlées et incorporées l'une dans l'autre. C'est un bon plan que de couvrir la basse-cour de mousse si l'on peut s'en procurer, après que le fumier en a été enlevé, le printemps. L'exposition au soleil et à l'air, et aux pieds des animaux qui la foulent, l'améliore beaucoup, en la rendant plus apte à se mêler avec le fumier ou la terre glaise, et on l'améliorera encore davantage, si lorsqu'elle est dans cet état, on y mêle de la chaux. On peut se procurer en Canada de la mousse en abondance, mais nous sommes fâché de dire qu'on en fait peu d'usage comme engrais, quoiqu'entre les substances que nous pouvons nous procurer à peu de frais, il n'y en ait pas une qui puisse être employée plus avantageusement pour l'amélioration du sol, particulièrement de celui dans lequel le sable ou l'argile prédomine. La mousse mêlée avec l'une ou l'autre de ces substances a un très bon effet. Elle ameublît l'argile dure et pesante, et augmente la fertilité d'une terre sablonneuse. L'engrais artificiel, dans un état convenable de préparation, est un de ceux qui conviennent le mieux aux prairies et aux pâturages; mais sa plus ou moins grande valeur, comme engrais de surface, dépendra, comme de raison, des substances dont il sera composé et de la manière dont il aura été préparé.

Nous croyons qu'en Canada, le meilleur moyen de préserver l'engrais liquide, durant l'hiver, c'est de mettre sous les animaux une abondante litière de paille, ou de les tenir séparément dans des boîtes, où le fumier pourra rester pendant des semaines sous la litière, pourvu qu'on y ajoute journellement de nouvelle paille. Ce plan est très convenable en Canada pour la préservation de l'engrais liquide. Des étables chaudes, et une boîte séparée pour tout animal de trois ans et au-dessus dédommageraient indubitablement le fermier du surcroît de dépense. Un animal se trouvera mieux et profitera plus libre dans une place séparée, que s'il était attaché et astreint à une seule et même position.

CHEVAUX CANADIENS.—Nous revenons à ce sujet, qui est d'une si grande importance pour les cultivateurs canadiens. Nous voyons presque tous les jours des citoyens des Etats-Unis, qui viennent ici pour acheter des chevaux, à un prix raisonnable. Les cultivateurs augmenteraient considérablement la valeur du produit de leurs terres, s'ils élevaient de bons chevaux canadiens de pur sang, ou sans mélange d'autres races. Il n'en coûterait pas plus pour nourrir un jeune cheval jusqu'à l'âge de trois ans, que pour nourrir un jeune bœuf jusqu'à l'âge de quatre ans, et la différence de valeur pour la vente serait peut-être de deux à six fois autant en faveur de cheval. Nous ne recommanderions pas d'entretenir un grand nombre de chevaux, s'ils n'étaient pas nécessaires aux travaux de la ferme; mais comme il a été établi un marché pour la vente des bons chevaux à l'étranger, nous nous efforcerions d'en élever pour ce marché, qui sera profitable. On doit être d'autant plus encouragé à le faire, qu'il est probable que le marché sera permanent, et que la demande ne paraît être limitée que par le nombre. Le profit à tirer de l'entretien des chevaux sera plus ou moins grand, selon que les animaux élevés vaudront plus ou moins. Il pourra en coûter

autant pour élever un cheval qui ne vaudra pas plus de quarante piastres, que pour en élever un qui en vaudra quatre-vingt ou cent vingt: Il importe donc beaucoup d'élever de bons animaux, puisqu'il n'y a que ceux-là qui apportent du profit à l'éleveur. Ce ne sont pas les chevaux de très haut prix qui seront les plus convenables et les plus recherchés par les Américains, mais les chevaux vigoureux et propres aux travaux des champs, ou aux travaux publics, dans leurs villes et leurs villages. Les chevaux qui se vendraient de soixante à cent vingt ou cent cinquante piastres seront toujours en demande et trouveront facilement des acheteurs, et ces prix paieront amplement les éleveurs. Nous recommandons ce sujet à l'attention des cultivateurs, de ceux particulièrement qui résident loin des villes. Si le marché manquait, à une époque future, il serait facile de discontinuer d'élever des chevaux, et de donner son attention à d'autres produits. Nous ne conseillons à aucun cultivateur d'entreprendre le commerce sur une grande échelle; mais ceux qui le peuvent pourraient élever annuellement quelques chevaux, dont la vente augmenterait de beaucoup la valeur du produit de la ferme.

PATATES CARIÉES. Un correspondant du Journal d'Agriculture de la Prusse Rhénane recommande de percer les patates dont on veut se servir pour semence, avec un instrument de bois (les trous devant être au nombre de deux ou trois et aller jusqu'au cœur,) et de les faire tremper ensuite dans de l'eau contenant entre deux et trois pour cent d'acide sulfurique (huile de vitriol). Il suppose que la matière putride est par là détruite. Il conseille aussi d'arracher les fleurs pour empêcher qu'elles n'attirent l'infection des champs voisins, et de les planter plus avant dans la terre, par la raison qu'on a remarqué que les patates les plus proches de la surface sont les plus sujettes à être attaquées de la maladie. Il dit que les patates ainsi soignées ont été recueillies saines,

presque sans exception, tandis qu'il y en avait beaucoup de gâtées dans les sillons alternatifs qui n'avaient pas été traités de la même manière. John Flock, de Montabour, dans Nassau, a publié dernièrement la recette suivante, comme préservatif contre la carie. Il laisse les intervalles plus grands que de coutume entre les rangs ou les fosses. Quand la plante a acquis la hauteur convenable, il la rehausse d'un côté jusqu'à la moitié de sa hauteur, couche ensuite la plante horizontalement, et forme la fosse de manière qu'un pouce ou deux de la plante saille du milieu du talus. En continuant à croître, la plante fait un angle à ce point. Le but de cette invention est de détourner la pluie qui, autrement, suit la tige jusqu'aux racines et porte avec elle la matière qui occasionne la maladie dans les tubercules. Cette manière d'envisager le progrès de la maladie acquiert de la probabilité du fait qu'après la pluie, les patates qui étaient saines auparavant, contractent la maladie et pourrissent rapidement, et de cet autre fait, que la carie commence à l'extérieur du tubercule, et est pire près de la surface du terrain, et de plus, de deux autres faits que M. Flock a remarqués et qui lui ont suggéré sa méthode, savoir, qu'il y avait toujours plus de patates attaquées dans les fosses dont les plantes croissaient verticalement, et formaient conséquemment, sous l'influence du vent, des espèces d'entonnoirs qui donnaient à la pluie un facile accès aux racines; et que là où l'engrais avait été appliqué de manière à mettre jusqu'à un certain point les racines à l'abri de la pluie, la maladie était toujours moindre.

Nous avons reçu nos journaux d'échange par la dernière maille d'Angleterre. On y trouve plusieurs renseignements utiles sur le sujet de l'agriculture, bien propres à encourager à adopter un système perfectionné d'économie rurale. Nous voyons par un exposé soumis par le secrétaire de la Société Royale d'Agriculture d'Irlande, que quoique les frais en prix, etc., à

la grande Exposition annuelle d'Animaux, qui a eu lieu à Dublin, se soient montés à £1350, tous les frais de la Montre ont été couverts par les recettes, et que la Société n'a pas eu à tirer un seul schelin de ses propres fonds. Nous croyons que la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre est gagnante à un montant considérable, par les Montros annuelles d'Animaux, etc., en conséquence de ses grandes recettes et de ce que la ville ou le village où la Montre doit avoir lieu, verse ordinairement £1000 sterling, dans les fonds de la Société, pour l'avantage d'avoir la Montre dans l'endroit. La Société d'Agriculture du Bas-Canada peut raisonnablement s'attendre à quelque aide de la part des citoyens de Québec, pour l'Exhibition de Bestiaux qu'elle se propose d'y avoir, l'automne prochain. Si la Montre approche de ce qu'elle devrait être, elle attirera sans doute un grand concours de monde, et Québec en profitera. Nous avons eu l'occasion d'apprendre de bonne autorité combien les habitans de Syracuse avaient gagné à la Montre d'Animaux qu'il y a eue en cette ville, en septembre dernier. On nous a dit aussi, que la recette sur le chemin de fer d'Utica à Syracuse, distance d'environ cinquante milles, avait excédé de 10,000 piastres la somme reçue sur le même chemin, pendant la même période de septembre, 1848, en sus des frais occasionnés par le plus grand nombre de passagers. Qui nous empêcherait d'avoir à Québec une grande exhibition d'animaux, instrumens aratoires et produits agricoles?

La circulation de ce Journal est maintenant plus étendue que celle de tout autre journal publié dans le Bas-Canada, particulièrement parmi la population rurale, et il offrirait conséquemment une occasion avantageuse pour l'annonce des articles dont les cultivateurs ont besoin, ou qu'ils ont à vendre. Nous ne désirons pas d'ôter aux autres journaux, ou aux gazettes, leurs annonces; nous demandons seulement qu'on insère dans ce Journal les annonces qui ont rapport aux

terres, ou aux articles dont les cultivateurs ont besoin, et qu'ils ont coutume d'acheter. La circulation, dans les deux langues, s'est étendue à entre trois et quatre mille exemplaires, bien que nous regrettions d'avoir à ajouter qu'ils ne sont pas tous reçus par des souscripteurs payants. Nous croyons pourtant que les avis et annonces insérés dans ce Journal seraient connus aussi généralement, et dans une aussi grande étendue de pays, que s'ils l'étaient dans tout autre journal publié en Canada, et nous nous flattons d'encourager de l'encouragement, sous le rapport des annonces, durant le cours de l'année.

Le Professeur Johnston fait mention d'une sorte de baratte qui a été introduite de France en Angleterre, et qui paraît beaucoup approuvée. Il la décrit comme étant faite de fer-blanc, en forme de baril, et dit qu'on la met dans un bassin rempli d'eau qui est chauffé à la température où le lait ou la crème doit être porté. Dans cette baratte, le beurre a été extrait de la crème, à la température de :

56° F. en 60 minutes,	} Le beurre était plus dur, mais non pas meilleur que le suivant.
58° F. en 10 à 20 minutes,	
60° F. en 5 à 7 minutes.	} Mou d'abord, mais de bonnes couleur et qualité.

Nous avons placé la baratte dans de l'eau chaude, en hiver, préférablement à verser de l'eau chaude sur la crème, et nous nous en sommes bien trouvé. Faire chauffer le fer-blanc ou les vaisseaux dans lesquels le lait doux est coulé et laissé pour crémier, est un plan que nous avons suivi constamment en hiver, et il est bon de couvrir chaque terrine ou bassin à lait, après qu'il a été coulé, en en mettant une autre dessus, pourvu qu'on le fasse avant que le lait se soit refroidi. Nous croyons qu'une baratte de fer-blanc telle que celle que décrit le professeur Johnston, serait très bien adaptée à ce pays. Il ne serait pas difficile de les faire de fer-blanc épais, sur le même plan que les barattes

cylindriques ou coniques, faites de bois. Le bassin dans lequel on les mettrait pourrait être rempli d'eau chaude en hiver, et d'eau froide en été.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous avons à mentionner la manufacture de verre de MM. Boden et LeBert, de Vaudreuil. L'un des associés nous a assuré qu'ils sont prêts à exécuter promptement tous les ordres qui leur seront envoyés, à des prix modérés, pourvu qu'on leur envoie les modèles des articles particuliers qu'on désirera avoir. Nous avons souvent recommandé les casseroles de verre pour les laiteries, comme les meilleures dont on puisse se servir, particulièrement dans ce pays. Il est aisé de les tenir nettes, et elles ne donnent aucun mauvais goût au lait ni à la crème. On doit en manufacturer sans délai à Vaudreuil, et nous nous flattons qu'elles se vendront à un prix tel que les cultivateurs en pourront acheter de préférence aux casseroles ou terrines de toute autre matière. C'est une manufacture qui mérite tout l'encouragement possible. La matière est un produit du pays, et elle est mise en œuvre par des hommes nés dans le pays, ou venus dans le pays pour y demeurer, et qui tous nous appartiennent. Nous nous flattons de voir s'élever des manufactures, où nous pourrions nous approvisionner à meilleur compte, et d'articles meilleurs que par l'importation. Elles tendraient beaucoup à encourager l'agriculture, si elles étaient conduites sur le principe convenable, fournissant de bons articles à des prix raisonnables (non exorbitants). Les manufacturiers ne peuvent pas s'attendre à prospérer, ou à être encouragés à d'autres conditions. Il ne serait pas désirable d'avoir ici des manufacturiers qui ne donneraient que le plus bas prix possible pour les matières produites par les cultivateurs, et qui vendraient leurs articles plus cher qu'ils ne vaudraient d'après leur qualité. Ce ne serait pas là,

selon nous, un système qu'il serait avantageux d'encourager; la concurrence pourrait y remédier, mais le remède n'est pas toujours aisé à porter en Canada qu'on pourrait se l'imaginer. Des manufactures domestiques ne pourront jamais réussir perpennement en Canada, à moins que ceux qui les établissent ne fabriquent de bons articles, et se contentent de prix modérés.

M. Fleck, fabricant d'instrumens d'agriculture, a été heureux dans la vente de ses instrumens, particulièrement de ses bouleverseurs de sol, ayant vendu tous ceux qu'il avait, et ayant à en faire plusieurs autres, d'après demande, avant le printemps. Les instrumens de M. Fleck se recommandent particulièrement par la main-d'œuvre, n'en cédant point, sous ce rapport, à ce que nous avons vu de mieux. Nous avons appris d'un monsieur qui a acheté et employé un de ces bouleverseurs, qu'il s'en est très bien trouvé, et en a été très satisfait. Nous sommes bien aise de voir que les instrumens de M. Fleck ne sont inférieurs à aucun de ceux qui sont faits sur ce continent, ou qui sont importés. Il n'en a peut-être pas une assez grande variété, mais il est prêt à exécuter les ordres qu'il pourra recevoir pour la fabrication des instrumens qu'on désirera avoir. Il mérite d'être encouragé, et nous espérons qu'il le sera. Il lui a été adjugé plusieurs prix, à l'Exposition qui eu lieu à Kingston, en Septembre dernier, et il est probable qu'il sera également heureux à la Montre qui doit avoir lieu à Québec, l'automne prochain.

Dans le dernier Rapport de Progrès de l'Exploration Géologique du Canada, T. S. Hunt, Ecr., Chimiste et Minéralogiste de cette Exploration, rapporte qu'il a découvert, sur le quatrième lot du huitième rang du township de Burgess, (non loin de Perth, à ce que nous croyons,) du phosphate de chaux de grande valeur pour les fins agri-

coles. W. E. Logan, Ecuyer, Géologue Provincial, nous a montré un morceau de ce phosphate, et nous a assuré qu'il valait le double de la poudre d'os, comme engrais pour les terres. Nous ne prétendons pas être en état de nous former une idée exacte de sa valeur; mais les Rapports de M. Hunt et de M. Logan sont bien propres à encourager à faire l'essai de ce phosphate en agriculture, et s'il se trouvait avoir la valeur que ces messieurs lui supposent, il serait d'une grande importance pour l'agriculture du pays. La Société Royale d'Agriculture d'Angleterre a envoyé, il y a quelque temps, un habile chimiste dans l'Estramadure, en Espagne, pour examiner un abondant dépôt de phosphate, qu'on disait exister dans cette contrée. Nous croyons que le savant qui y fut envoyé trouva que le phosphate répondait pleinement à ce qui en avait été dit, mais que les frais qu'exigerait le transport ne permettraient pas qu'il fût importé en Angleterre pour y être employé avec avantage comme engrais. On trouve un grand nombre de renseignemens utiles dans les Rapports de l'Exploration Géologique du Canada, et nous nous proposons d'en faire des extraits, de temps à autre. Nous donnons ci-dessous quelques lignes du Rapport de M. Hunt sur le phosphate de chaux qu'il a découvert :

« Depuis quelques années, les agriculteurs théoriques ont porté beaucoup d'attention au rôle important que jouent les phosphates dans l'économie végétale, et la grande puissance de fertilisation du phosphate de chaux, particulièrement sous la forme d'engrais d'os, est universellement reconnue. Dans la vue de pouvoir obtenir cette substance à moindres frais, quelques Anglais entreprenans ont exploré dernièrement, en Espagne, un dépôt de phosphate naif. Sous ces rapports, le calcaire qui vient d'être décrit, et qui contient dans sa masse une grande quantité de cette importante substance, est bien digne de l'attention de nos agriculteurs. La roche pourrait être émolue et appliquée au sol, ou l'on pourrait d'abord la convertir en chaux, et alors les propriétés du phosphate et de la chaux vive pourraient être

appliquées au sol avantageusement. En deux ou trois endroits, on a observé que le calcaire contenait ce minéral disséminé en grande quantité, et sans doute en assez grande abondance pour répondre au besoin qu'on en aurait. Le phosphate de chaux existe abondamment dans le blé, et l'épuisement de cet ingrédient est une des grandes causes de la stérilité de nos terres à blé maintenant usées. Dans un pays à céréales, comme l'est le Canada, l'existence de dépôts comme ceux-ci devra donc être d'une grande importance."

Nous avons vu aussi le rapport de M. Logan sur la pierre ollaire et la pierre à aiguiser, que l'on trouve dans les townships de l'Est, et qui pourraient être exploitées avec beaucoup d'avantage, ces articles devant toujours être en demande. Les mines de cette sorte seraient peut-être plus profitables aux travailleurs du Canada que toute autre que nous pourrions découvrir. M. Logan dit que la pierre brute à aiguiser, "la roche, a été par fois exploitée par nos entrepreneurs voisins d'au-delà de la ligne de la Province, rapportée en Canada, après avoir été façonnée, et vendue à un profit considérable." Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi il en est ainsi, et ne saurions à quoi attribuer la chose, sinon à un défaut d'esprit d'entreprise chez les habitants du Canada. On parle beaucoup de l'état arriéré de ce pays, et ce n'est pas sans raison, si on y néglige de profiter des avantages qu'on a sous la main.

CRÈME COAGULÉE DE DEVONSHIRE.—Le lait ayant été mis dans des vaisseaux d'étain ou de terre, de dix à douze pintes, le lait du soir est placé le lendemain matin, et le lait du matin, le soir suivant, sur des plaques de fer chauffées par un petit poêle, jusqu'à ce que toute la crème soit formée à la surface: on l'examine alors, ou on la touche légèrement avec une cueillère ordinaire ou une cueillère à pot, jusqu'à ce que de petites bulles indiquant l'approche de la chaleur de l'eau bouillante commencent à s'élever. On ôte alors les vaisseaux, et la crème, laissée sur le lait jusqu'à ce qu'elle soit froide, est mise dans une baratte ou un vaisseau ouvert, et remuée à la main avec un bâton ayant au bout une pomme ou boule d'environ six pouces de diamètre. Avant

d'être barattée, la crème est la célèbre crème coagulée de Devonshire. Le beurre s'en sépare bien plus aisément, et se coagule plus tôt en masse.

ECOLE-MODÈLE D'AGRICULTURE DE KYLE-PARK.

Notre attention s'est portée sur l'institution ci-dessus nommée, qui promet d'être d'un si grand avantage à la localité où elle est située, et si capable de répandre les connaissances agricoles dans une sphère plus étendue, si ceux des fermiers qui sont encore en état de le faire, savent profiter de l'occasion qui leur est offerte de placer leurs fils dans une situation qui sans doute les mettra en état de se maintenir dans l'aisance par la suite.

Nous sommes maintenant en état de dire que les beaux et vastes bâtimens connus sous le nom d'Ecole de Kyle-Park, sont depuis quelque temps entre les mains des Commissaires de l'Education Nationale, qui sont aussi devenus tenanciers d'environ dix-huit acres irlandais des terres adjacentes, afin de les cultiver comme Ferme-Modèle pour l'instruction pratique des élèves, sur le même plan que celui qui est suivi à Glasnevin. La totalité des bâtimens, comprenant deux grandes salles d'école, des chambres pour les maîtres, des dortoirs pour les pensionnaires, une laiterie, et un nombre de bâtimens extérieurs, vient d'être réparée et améliorée sur un grand plan et à grands frais; de sorte que le tout ne peut que faire honneur aux commissaires, qu'il est un ornement pour le comté, et que par la beauté architectonique, il ne le cède à pas un édifice du pays des mêmes dimensions et ayant la même destination. Dans le fait, pour se faire une idée exacte de ce qu'est maintenant l'Ecole de Kyle-Park, il faudrait voir l'édifice de ses propres yeux, car la description que nous en pourrions faire resterait en-deça de la réalité: nous dirons donc à nos lecteurs, allez, voyez, et jugez par vous-mêmes.

Pour faire opérer l'institution le plus utilement dans toutes ses branches, les commissaires y ont placé deux maîtres, l'un chargé du département littéraire, et l'autre de celui de l'agriculture. Il a aussi été nommé une institutrice, dont le devoir sera, non seulement de faire faire aux écolières le cours

ordinaire d'instruction élémentaire généralement suivi dans les écoles nationales, mais encore de leur apprendre la couture et les autres ouvrages industriels qu'il est utile aux filles et aux femmes de savoir faire. On a aussi préparé des appartemens, etc., pour des pensionnaires, dont on pourra recevoir un bon nombre, pour la somme modique de £5 par an, chacun, les commissaires subvenant aux autres dépenses nécessaires pour leur entretien, et leur donnant l'avantage d'être admis comme boursiers, ou sans qu'il leur en coûte rien, à l'École-Modèle d'Agriculture de Glasnevin, aussitôt qu'ils seront assez avancés dans leur éducation pour avoir droit au privilège d'admission, privilège d'un prix plus qu'ordinaire, et qui ne doit pas être perdu de vue.

Pour assurer autant que possible le bon fonctionnement de l'École de Kyle-Park et des autres institutions agricoles semblables, sous le contrôle du Bureau National d'Éducation, pour l'établissement et le maintien desquelles la législature a considérablement augmenté dernièrement l'octroi annuel, les commissaires ont nommé un inspecteur des Écoles d'Agriculture; et les connaissances scientifiques et pratiques bien connues du Dr. Kirkpatrick, le monsieur à qui la charge d'inspecteur a été confiée, donnent au public une garantie suffisante, qu'il sera donné aux détails qui se rattachent aux écoles d'agriculture tous les soins nécessaires pour les rendre efficaces. Nous apprenons de plus, que M. Stoney, de Kyle-Park, aux efforts, sinon aux déboursemens de qui l'établissement doit sa naissance, a été chargé de la direction locale de l'école, comme patron. De sorte qu'au total, nous avons la plus grande assurance qui puisse être donnée en pareil cas, que notre comté obtiendra de l'institution les meilleurs résultats. Et en terminant, nous prions les propriétaires de terres et autres individus intéressés au progrès du pays, de contribuer, par leur influence et leurs efforts, à attirer l'attention des cultivateurs sur les avantages qui leur sont maintenant offerts à des conditions si raisonnables.—*Nenagh Guardian*.

LE SIFFLET DE FRANKLIN.—Lorsque j'étais à l'âge de sept ans, dit Franklin, mes amis, un jour de fête, remplirent mon gousset

de monnaie de cuivre. Je m'en allai tout droit à une échoppe où l'on vendait des jouets pour les enfans; et comme j'étais charmé du son d'un sifflet que je venais de voir entre les mains d'un autre enfant, j'offris et je donnai tout mon argent pour en avoir un.

Je m'en retournai alors à la maison, enchanté de mon sifflet, et sifflant continuellement, mais troublant toute la famille. Mes frères, mes sœurs, mes cousins et cousines, apprenant ce que me coûtait mon sifflet, me dirent que je l'avais payé quatre fois plus qu'il ne valait. Cela me fit penser aux bonnes choses dont j'aurais pu faire emplette avec l'argent que j'avais donné de trop. On se moqua tant de ma sottise, que je me mis à pleurer de toute ma force; et la réflexion me causa bien plus de chagrin que mon sifflet ne m'avait fait de plaisir.

Cependant, cela ne laissa pas de m'être avantageux dans la suite. Je conservai le souvenir de mon sot marché, et toutes les fois que j'étais tenté d'acheter des choses inutiles, je me disais à moi-même: *Né paie pas trop cher le sifflet*, et j'épargnais mon argent.

Je grandis, j'entrai dans le monde, j'observai les actions des hommes, et je crus en rencontrer plusieurs, oui, plusieurs, qui *payaient trop cher le sifflet*.

Quand j'ai vu un ambitieux, jaloux d'acquiescer la faveur populaire, s'occuper sans cesse d'intrigues politiques, négliger ses propres affaires, et se ruiner en se livrant à cette folie, *Certes, ai-je dit, celui-ci paie trop cher son sifflet*.

Si je rencontrais un avare qui renonçait à tous les agrémens de la vie, au plaisir de faire du bien aux autres, à l'estime de ses concitoyens, à la joie d'une bienveillante amitié, pour satisfaire son désir d'accumuler de l'argent, Homme trompé, disais-je, vous vous procurez des peines, et non de véritables plaisirs, *vous payez trop cher votre sifflet*.

Si j'en voyais un autre aimer la parure, les meubles élégans, les beaux équipages, s'endetter pour en avoir, et terminer sa carrière dans une prison, Hélas! disais-je, *il a payé cher, et trop cher son sifflet*.

En un mot, j'imagine que la plus grande partie des malheurs des hommes viennent de ce qu'ils ne savent pas estimer les choses ce qu'elles valent réellement, et de ce qu'ils *paient trop cher pour leurs sifflets*.

VERRERIE CANADIENNE.

PRES DU DEBARCADEMENT DE SYDNEY, VAUDREUIL,
Fabrique et conduite par MM. Boden & LeBert.

LES Propriétaires de cet établissement sont prêts à Manufacturer des GLACES DE MIROIR et des VITRES POUR FENÊTRES, de toutes dimensions, colorées et colorées, d'après modèles ou ordres. Verres pour Lampes à Huile et à Gaz, blancs, peints ou colorés des plus riches nuances. Vitres peintes ou colorées pour Eglises, semblables à celles des Eglises d'Europe, aussi pour Maisons, Chauffères, Pavillons et Vaisseaux à Vapeur: Bouteilles et Fioles pour Apothicaires faites à ordres.

—AUSI,—

Bouteilles à Eau de Soude, Bière de Gingembre et autre, avec ou sans le nom du fabricant.

—ET,—

Casseroles ou Vaisseaux à Lait de grandeurs convenables.

Tous ces articles seront de la meilleure qualité et se vendront à des prix raisonnables, et les propriétaires sollicitent une partie de la faveur publique et l'examen de leurs articles.

Pour les ordres, ou autres particularités, s'adresser au Propriétaire, à l'Hôtel du Peuple, Nos. 206 et 207, rue Notre-Dame, Montréal.

Vaudreuil, Janvier, 1850.

VENTE A L'ENCHERE D'ARBRES FRUITIERS, ETC.

LE Soussigné est autorisé par le Propriétaire de la PÉPINIÈRE DE ROSEBANK, à annoncer qu'aussitôt possible, après l'ouverture de la navigation au printemps, il y aura, en cette ville, une vente par encan, (semblable à celle qui a eu lieu cette automne), de

Pommiers, un bel assortiment des sortes nommées convenables.

Poiriers,	do	do	do
Pruniers,	do	do	do
Cerisiers,	do	do	do

AVEC ENSEMBLE

Plants de Framboisiers et de Fraisiers, des plus belles espèces connues, Rosiers, et divers Arbres et Arbustes d'Ornement.

On peut compter sur la condition saine de ces Arbres et Plantes, et sur l'exactitude de leurs noms, et la vente s'en fera assez à temps, pour qu'ils puissent être plantés au printemps, qui est l'époque la plus sûre, dans les climats du nord.

JOHN DOUGALL,

Agent pour la Pépinière de Rosebank,

30 Novembre, 1849.

CHARRUES ECOSSAISES, ETC.

ALEXANDER FLECK, FORGERON, Rue St. Pierre, a en mains, et offre à vendre des CHARRUES ECOSSAISES, faites d'après le modèle de WILKIE et GRAY, supérieures, quant à la matière et à la main-d'œuvre, et garanties égales à toutes celles qui sont importées.

—DE PLUS,—

SCUFFLERS, CHARRUES et HERSES légères, à SILLONS, d'après les modèles les plus récents et les plus approuvés, et PRESSES à FROMAGE, d'après le modèle d'Ayrshire.

Instruments aratoires de toutes sortes faits à ordre.

PEPINIÈRES DE ROSEBANK,

PRES D'AMHERSBURG, HAUT-CANADA.

LE Propriétaire a à vendre un assortiment très étendu d'ARBRES FRUITIERS, comprenant toutes les variétés principales et désirables, y compris toutes les espèces recommandées comme supérieures aux autres, aux Conventions Pomologiques de Buffalo et New-York, l'automne dernier.

Pommiers, 1s. 3d. chacun, ou \$15 à \$20, le cent; et un millier, à des prix très réduits.

Poiriers sur Cognassiers et affranchis..... à 2s. 6d. ch., ou \$40 le cent.

Pêchers, assortiment sans égal..... à 1s. 3d. ch., ou \$20 do

Pruniers, 74 variétés... à 2s. 6d. ch., ou \$40 do

Cerisiers..... à 2s. 6d. ch., ou \$10 do

Brugnonniers..... à 1s. 10d. chacun.

Abricotiers sur Pruniers et affranchis..... à 2s. 6d. chacun.

Cognassiers..... 1s. 3d. à 1s. 10d. le plant.

Plants de Vigne, étrangers..... 2s. 6d. ch., 22s. 6d. la douz.

Do natifs 1s. 10d. ch., 15s. do

Groscilliers..... 1s. ch., 10s. do

Saxifères, Framboisiers, Fraisiers, Amandiers, Chataigniers, Aveliniers, Mûriers, etc., de toutes les meilleures espèces, et à des prix très réduits.

Il a été planté des échantillons de chaque variété cultivée, lesquels rapportent pour la plupart, et dont les scions ont été coupés, donnant pour la certitude des espèces une garantie que peu de pépinières peuvent offrir; pour preuve de quoi le propriétaire a obtenu le premier prix pour Fruits Etrangers, à la Foire de l'Etat de New-York, tenue à Buffalo, et presque tous les premiers prix, à l'Exposition de la Société d'Horticulture du Détroit, durant la saison.

Les personnes qui se connaissent peu en arbres fruitiers, en obtiendraient un meilleur assortiment, quant aux dimensions des arbres et à la qualité des fruits, en laissant au Soussigné le choix des variétés, spécifiant seulement le nombre des variétés d'Été, d'Automne et d'Hiver, qu'elles voudraient avoir, et donnant les autres directions qu'elle croiraient nécessaires, quant à la grosseur des fruits, etc.

Les arbres seront paquetés avec soin, de manière à pouvoir être transportés sans risques, pour très peu de chose à ajouter au prix. On doit envoyer les ordres d'ici au 1er de Mars, si l'on veut s'assurer d'un bon choix, et le recevoir de bonne heure.

Le vaisseau à vapeur EARL CATHART navigue régulièrement entre Amherstburg et Montréal, touchant aux ports intermédiaires.

Les jeunes arbres arrachés de bonne heure peuvent être replantés sûrement en tout temps, dans les mois d'Avril et Mai.

JOHN DOUGALL, Propriétaire,

Pépinière de Rosebank, près d'Amherstburg.

MACHINES A MOISSONNER.

LE soussigné a à vendre trois MACHINES A MOISSONNER, (ou MOISSONNEURS), de la construction la plus nouvelle et la plus approuvée, capables de couper vingt-deux acres ou arpens par jour. Ces machines étaient fabriquées par lui-même, il est prêt à en garantir la matière et la main-d'œuvre comme étant de la meilleure sorte.—PRIX MODÉRÉS.

MATHEW MOODY, Manufacturier.

FLEURS ET ARBUSTES A FLEURS.

A VENDRE, à la PIMMIERE DE ROSEDANK, des Plantes et Arbustes à Fleur, consistant en, la plus grande collection de Tulipes choisies qu'il y ait sur ce Continent, à des prix réduits; une belle collection d'Hyacinthes doubles et simples, et de toutes couleurs et nuances; un grand assortiment de nouvelles Dahlias de choix et Roses, comprenant les plus belles variétés de Natives de Juin, Bourbon Moussues, Perpétuelles, Hybrides, Noisettes, Boux-salt, Bengale, Thé, etc., etc., à bas prix. Pânis, ligneux et herbacés; ainsi que presque toutes les espèces d'arbustes à fleurs, Fleurs perpétuelles, bulbeuses et herbacées. Graines de fleurs, de la meilleure qualité à vendre.

JAMES DOUGALL.

30 Novembre, 1849.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

LES CHAMBRES DE LA SOCIÉTÉ ET LE BUREAU DU SECRÉTAIRE sont maintenant ouverts chez M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société, No. 25, rue Notre-Dame, vis-à-vis du Bureau du Conseil de Ville.

Heures de Bureau.—Depuis dix jusqu'à une heure; durant ce temps le Secrétaire se tiendra généralement au Bureau.

INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.

NOUS, les soussignés, certifions que nous avons soigneusement examiné une variété d'Instruments d'Agriculture manufacturés par M. A. Fleck de la rue St. Pierre, et nous aimons à faire connaître notre opinion sans réserve en disant que ces instruments sont beaucoup supérieurs à tout ce que nous avons vu de ce genre manufacturé dans ce pays et au moins aussi parfaits que ce que nous avons pu importer d'ailleurs.

Et nous recommandons particulièrement à l'attention des Agriculteurs dans toute la Province son *Bouleverseur du sol* (instrument à cinq branches tiré par des chevaux à la façon des charrues pour remuer la terre aussi profondément que l'on veut et en extirper les racines), instrument qu'il a perfectionné sur celui qui a remporté un premium de £10 à la société des Highlanders. Ecosais. Cet instrument paraît très propre à améliorer et à faciliter les travaux du cultivateur, et nous ne pouvons douter qu'il ne soit mis en usage partout où l'on désire que l'agriculture soit avancée. Les charrues Ecosaises sont aussi beaucoup supérieures et bien dignes de l'inspection de tous ceux qui désirent se procurer des articles précieux.

- M. J. HAYS, Président de la Société d'Agriculture.
- P. P. LACHAPELLE, Sault au Récollet.
- WM. EVANS, Sec. de la Soc. d'Agr.
- JAMES SOMMERVILLE, Lachine.
- EDWARD QUIN, Longue-Pointe.
- T. E. CAMPBELL, Major, Secrétaire Civil.
- HUGH BRODIE, Côte St. Pierre.
- P. T. MASSON, Vaudreuil.
- JAMES ALLAN, Pointe-aux-Trembles.
- GEORGE CROSS, Durham.

BARATTE AERIFORME OU ATMOSPHERIQUE,

Assurée par Lettres-Patentes Royales à
WALTER HOLT WELLS.

CETTE BARATTE est depuis assez de temps devant le public, pour qu'il ait pu en constater l'utilité pratique, et nous croyons sincèrement que quant à l'aise et à l'expédition, elle surpasse toute autre invention de la sorte.

Les témoignages les plus flatteurs ont été offerts volontairement aux soussignés, relativement à la Baratte fabriquée par eux.

Nous étant assuré le droit exclusif de fabriquer et de vendre la Baratte Aériforme dans la Province de Canada, nous sommes maintenant prêts à céder des droits sectionnaires, aux conditions les plus raisonnables. Les personnes qui voudraient acheter des droits de Township, Comté ou District, pourront le faire en s'adressant aux soussignés, ou à J. R. ARMSTRONG, Jr., à la Fonderie de la Cité.

WELLS, MATHEWS ET CIE.

Toronto, 1er Décembre, 1848.

AVIS.—M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, a importé pour les Membres de la Société et pour les Sociétés d'Agriculture de District, les GRAINES suivantes, dont il est prêt à disposer, aux termes les plus raisonnables, savoir:—

- 4,000 lbs. Trèfle Rouge d'Angleterre
- 4,000 lbs. do do Hollande
- 1,000 lbs. do do France
- 800 lbs. do Blanc de Hollande
- 200 lbs. do de Lucerne
- 800 lbs. Mangel Wurtzle
- 200 lbs. Carotte Blanche de Belgique
- 1,000 lbs. Navet de Suède, Pourpre améliorée
- 500 lbs. do do Jaune de Bulloch
- 500 lbs. do do d'Aberdein
- 500 lbs. do do Blanc Globe
- 100 lbs. do do Six semaines ou
- 200 lbs. Carotte d'Attringham. [Stubble.

Une partie de son établissement est composée d'articles faits pour l'exhibition de Modèles de tout Fonds de Graines de Fermier, dont il peut disposer—les modèles consistent en un quart de chaque, avec le nom de la variété, la nature du terrain où il est venu, le produit par acre, la pesanture par minot, et toute autre information que l'on a cru importante. L'objet en vue est d'obtenir un échange de graines des meilleures variétés, à la plus légère dépense possible pour le Fermier; et les modèles ayant été pris tel que proposé, dans une place bien conditionnée, rendent le Fermier capable de faire un choix des plus judicieux, pour les adapter à la culture et la qualité de son terrain.

Le Soussigné tiendra aussi constamment un assortiment étendu de SEMENCES pour AGRICULTURE et JARDINAGE, et de PLANTES, de la meilleure espèce et qualité, qu'il vendra à aussi bas prix que toute autre personne faisant le même commerce. Ayant obtenu une grande partie de ses Graines et Semences de Lawson et Fils, d'Edimbourg, Grenetiers de la Société d'Agriculture, etc., d'Ecose, il se flatte de pouvoir satisfaire généralement ses patrons et ses pratiques.—Il a un excellent assortiment d'Arbres Fruitières, particulièrement de Pommiers, dont il disposera à un quart de moins qu'aux prix ordinaires.

**GRAINE D'ORGE ET D'AVOINE,
A VENDRE.**

Venue de graines de la meilleure qualité; importée d'Angleterre l'année dernière.
S'adresser au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

Montréal 16 Janvier, 1850.

MACHINES A BATTRE,

NOUVELLEMENT AMÉLIORÉES, DE PARADIS.

Le Soussigné, connu depuis longtemps comme LE FABRICANT DE MACHINES A BATTRE LES GRAINS, prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'il est maintenant prêt à fournir des MACHINES d'une FABRIQUE COMPLETEMENT PERFECTIONNÉE, construites, non-seulement avec toutes les dernières AMÉLIORATIONS AMÉRICAINES, mais avec quelques autres perfectionnements importants inventés par lui-même, et au moyen desquels elles épargneront beaucoup de travail, exigeront une moindre puissance pour être mises en opération, et ne deviendront pas aussi promptement hors de service; enfin il répondra de ses Machines, et il garantit qu'on les trouvera, quand on les aura éprouvées, *bien supérieures* à toutes celles qui ont été en usage jusqu'à présent dans la Province. S'adresser au bureau de la Société d'Agriculture, ou à JOSEPH PARADIS, Rue Saint Joseph, au-dessus de la Brasserie de Dow, du côté du Nord.

Montréal, 7 Juin, 1849.

CONDITIONS DU JOURNAL.

Ce journal paraît vers le 15 de chaque mois, et contient 32 pages de matières.

Le prix de la souscription est par année de CINQ CIELINS. Les frais de poste sont à part.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

La souscription doit être payée, dans les SIX premiers mois; autrement, au lieu de CINQ CIELINS, ce sera UN CIELIN de plus par chaque mois de retard.

Les souscriptions et toutes autres communications concernant ce Journal, doivent être adressées, franchises de port, au Secrétaire de la Société—WILLIAM EVANS, Montréal.

Agents pour le Journal d'Agriculture :

M. J. B. Bourque,.....St. Damase.
Dr. Comoy,.....St. Césaire.
Dr. De la Bruyère,.....St. Hyacinthe.
M. Cadieux,.....St. Simon.
M. T. Dwyer,.....St. Paul, Abbotsford.
M. Gendreau, J. P.,.....St. Pie.
M. Blanchet,.....La Présentation.
Paul Bertrand, Ecr., N. P.,.....St. Mathias.
M. Cordillier, Ecr.,.....St. Illaire.
M. Brousseau, Agent Général, Québec.
Dr. Smallwood,.....St. Martin, Ile Jésus.
Robt. Ritchie, Ecr.,.....Bytown.
Major Barron,.....Lachute.
V. Guillet, Ecr.,.....Trois-Rivières.
M. D. Dubé,.....Ile Verte.
Azario Archambault, N. P.,.....Varenes.
L'Hon. F. A. Malliot,.....Verchères.
A. C. Cartier, N. P.,.....St. Antoine.
André Vendendaigue,.....Belœil.
J. B. E. Durocher, Ecr.,.....St. Charles, Chambly.
John Mc'arren, Ecr.,.....Baie Murray.

Rév. M. F. Pilote, Col. de Ste. Anne de la Pocatière.
A. Morin, écr., N. P.,.....St. Roch des Aulnets.

AGENTS pour le Journal d'Agriculture, recommandés par MM. les Curés en réponse à la Circulaire imprimée qui leur a été adressée.

J. Filteau, Ecr., N. P.,.....Lotbinière.
Charles Bourget, Ecr., N. P.,.....Pointe-Lévy.
Rév. M. L. Poulin, Curé,.....St. Isidore de Lauzon.
M. Fabien Desjardins,.....Vaudreuil.
M. John Stars,.....Buckingham.
M. G. Saeuler,.....Maskinongé.
M. J. B. Morin,.....Langue-Pointe.
M. Olivier Chamard,.....St. Denis, D. M.
Dr. Alphonse Dubord,.....St. Pierre les Becquets.
Rév. M. L. Th. Fortier,.....Nicolet.
A. Jobin, Ecr., M. P. P.,.....Ste. Geneviève.
M. And. Isaac Girouet,.....Chateauguy.
M. George Dufresne,.....Pointe du Lac.
M. P. M. Debois, marchand,.....St. Ours.
M. John Wadeley, marchand,.....Kingsey.
Rév. M. Archambault,.....St. Hughes.
Jean Bte. Paré, Ecr., N. P.,.....Ste. Victoire.
Jean Bte. Corvier, Ecr., J. P.,.....St. Henri.
J. E. Labonté, Ecr., Instit.,.....St. Marc.
Dr. G. A. Bourgeois,.....St. Grégoire.
Dr. Larue,.....St. Augustin.
Rév. M. Ant. Gosselin,.....St. Jean, Isle d'Orléans.
M. Michel Huot, fils,.....L'Ange Gardien.
Gédéon Durocher, Ecr., N. P.,.....St. Aimé de Bonsecours.
M. Joseph Bellerose,.....St. Vincent de Paule.
F. H. Marchand, Ecr.,.....St. Jean Dorechester.
F. X. Bastien, Ecr.,.....Grand Calumet.
Côme Cartier, Ecr.,.....St. Antoine.
Capt. Joseph Dacier,.....St. Athanase.
M. C. Couturier, marchand,.....Laprairie.
Dr. Grosbois, M. D.,.....Chambly.
Ignace Dumouchel, Ecr.,.....Rigaud.
Norbert Gauthier, Ecr., N. P.,.....St. Jude.
M. Basile Piché,.....Sault-au-Récollet.
M. Julien Benoit, marchand,.....St. Grégoire le Grand.
M. Onésime Gauthier,.....St. Urbain.
Jean Bte. Filiatrault, Ecr., fils,.....Ste. Rose.
J. H. Martin, Ecr.,.....St. Rémi.
P. Perrault, Ecr.,.....Terrebonne.
Joseph Duguise, Ecr., N. P.,.....St. Léon.
Dr. Pierre Laroche,.....St. Timothée.
M. D'Aillebout,.....St. Mélanie.
Louis Levesque, Ecr.,.....Kildare.
M. Clément Dansereau,.....Contreccour.
Narcisse Bonneville, Ecr.,.....St. Marie, N. B.
Joseph Vincent, Ecr.,.....Longueuil.
M. Bourdon,.....Boucherville.
Rémi Bolduc, Ecr., J. P.,.....Tring.
J. F. Lafond, Ecr., N. P.,.....Berthier.
P. C. Marchand, Ecr.,.....Riv. du Loup, Beauce.
Rév. M. J. S. Martineau, Curé, Ste. Marthe, Rigaud.
Charles Larivière, Ecr.,.....St. Jean Bapt. D. Q.
M. Perish, Marchand,.....St. André, Ottawa.
Flavien Armond, Ecr.,.....Rivière des Prairies.
John Kane, Ecr.,.....Grande Baie, Saguen.
M. David Rouleau,.....Green Island.
Rév. M. F. X. Delage, Curé,.....L'Islet.
Joseph Plante, Ecr., Marchand, St. Laurent, Isle d'Or.
Louis Archambault, Ecr., N. P.,.....St. Roch.

MONTRÉAL.—Imprimé par LOWELL ET GIBSON, Rue
St. Nicolas.

W. EVANS, Editeur. M. BRAUD, Traducteur.